

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL

CELLULE ESPERANZA
SUIVI DE
TERRE ASTRE-NOUS

MÉMOIRE
PRÉSENTÉ
COMME EXIGENCE PARTIELLE
DE LA MAÎTRISE EN ÉTUDES LITTÉRAIRES

PAR
DANNY PLOURDE

AVRIL 2008

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL
Service des bibliothèques

Avertissement

La diffusion de ce mémoire se fait dans le respect des droits de son auteur, qui a signé le formulaire *Autorisation de reproduire et de diffuser un travail de recherche de cycles supérieurs* (SDU-522 – Rév.01-2006). Cette autorisation stipule que «conformément à l'article 11 du Règlement no 8 des études de cycles supérieurs, [l'auteur] concède à l'Université du Québec à Montréal une licence non exclusive d'utilisation et de publication de la totalité ou d'une partie importante de [son] travail de recherche pour des fins pédagogiques et non commerciales. Plus précisément, [l'auteur] autorise l'Université du Québec à Montréal à reproduire, diffuser, prêter, distribuer ou vendre des copies de [son] travail de recherche à des fins non commerciales sur quelque support que ce soit, y compris l'Internet. Cette licence et cette autorisation n'entraînent pas une renonciation de [la] part [de l'auteur] à [ses] droits moraux ni à [ses] droits de propriété intellectuelle. Sauf entente contraire, [l'auteur] conserve la liberté de diffuser et de commercialiser ou non ce travail dont [il] possède un exemplaire.»

grâce à
René Lapierre et Park Hyun-Jin...
merci

TABLE DES MATIÈRES

SOMMAIRE	iv
CELLULE ESPERANZA	
Être (nous des poussières).....	2
Lebensraum (simple indicatif).....	16
Asphalte (cités franches).....	27
Gaïa blues (le beat des astres).....	47
Ekzisto (paupières lourdes).....	56
Dehors (vous l'espoir).....	68
TERRE ASTRE-NOUS	
INTRODUCTION :	
L'INDIFFÉRENCE OU L'INQUIÉTUDE ?.....	76
CHAPITRE 1 :	
UN IMAGINAIRE DE L'ENGAGEMENT.....	81
1.1 Poète, vigile du crépuscule.....	88
1.2 L'irréversible urgence d'agir.....	92
1.3 Pour une esthétique de la rupture.....	96
CHAPITRE 2 :	
UNE PRATIQUE DE L'ENGAGEMENT.....	100
2.1 «Je» n'existe pas sans «nous».....	101
2.2 L'appel de l'harmonica.....	103
CHAPITRE 3 :	
ÉTHIQUE ET POLITIQUE DU POÈME.....	105
CONCLUSION :	
DE SOI VERS L'AUTRE.....	109
BIBLIOGRAPHIE.....	112

SOMMAIRE

Ce mémoire, tant dans l'écriture poétique que dans la réflexion qui l'accompagne, cherche à mettre en lumière la tension vitale entre l'indifférence et l'inquiétude une fois que nous sommes mis devant le spectacle de notre destruction. Parier sur le poème, en ce sens, c'est supposer qu'il soit un facteur de progrès social. Je l'entrevois donc comme un élément actif au sens critique et politique.

Si encore aujourd'hui on disqualifie le poème en prétextant qu'il ne sert à rien, sinon à nous divertir (ce qui est assez négligeable compte tenu du nombre incalculable de divertissements déjà présents autour de nous), c'est précisément qu'on veille à ce qu'il en soit ainsi, c'est-à-dire qu'on le définit *ontologiquement* par son inutilité. Comment se fait-il alors qu'un tel fossé se soit creusé entre le lecteur et le poète ? Et comment se fait-il que cette dépréciation totale d'une forme de liberté (de pensée et de discours) soit devenue « si naturelle »¹ ?

Il faut dès lors dire d'un poème ce que Gaston Miron disait de la littérature : ce « n'est pas qu'une expression, [mais] aussi un acte, et son action un dévoilement de l'aliénation [...] »² Pierre Mertens prévient toutefois qu'entre la complaisance de celui qui se satisfait de n'être qu'un producteur de divertissement et le narcissisme du « charlatan »³ qui s'admire parce que la cause qu'il défend provoque l'admiration, il n'y a aucune différence de nature. L'engagement ne se résume pas au simple fait d'embrasser une cause — on assisterait alors à l'assujettissement causal de l'art.

Bien que je me considère en « détention » dans un système de valeurs néolibérales, je n'ai aucunement l'intention ni même la prétention de proposer un autre système. J'espère tout au plus, au bout du chemin que le lecteur et moi aurons parcouru ensemble, qu'il pourra partager avec moi l'inquiétude et la vigilance existentielle nécessaires à la formation de toute subjectivité. Parce que le poème s'opère malgré tout en réclusion, c'est-à-dire qu'il est à l'écoute d'une souffrance dans un corps cellulaire (le plus intime des pénitenciers), dont il est impossible de s'évader autrement que par la prise de parole. Le travail du langage a lieu précisément là où nous sommes confinés, dans le silence d'une peine commune. Dans ces conditions, la liberté d'expression prend un sens politique qui outrepassse les limites du simple fait de pouvoir dire n'importe quoi en vue de plaire ou de divertir.

MOTS CLÉS : EMPATHIE; ENGAGEMENT; ESPOIR; ÉTHIQUE; INQUIÉTUDE;
POÉSIE; POLITIQUE; VIGILANCE.

¹ Forrester, Viviane. 1997 [1980]. *La Violence du calme*. Coll. « Fiction & Cie », Paris : p. 37.

² Miron, Gaston. 199 [1965]. « Un long chemin ». In *L'Homme rapaillé*, Montréal : typo, p. 201.

³ Mertens, Pierre. *À propos de l'engagement littéraire*. Coll. « Lettres libres », Montréal : Lux, p. 46.

CELLULE ESPERANZA

ÊTRE
(nous des poussières)

avons baissé les bras
sans même deviner
le gémissement des arbres

baissé les bras
et tout le reste
regard tête queue

nous nous sommes battus
avec la force d'âme des désespérés
en paix à l'abri du dehors
dans nos cellules de papier

nous avons pris les armes
sans savoir quoi en faire

morfondus
loin de tout danger
de toute souffrance
tout espoir

n'avons rien fait
à part nous plaindre

cent ans c'est long

c'était pourtant gravé dans le ciel
l'azur barbouillé par les gaz
les météores bleus et verts
au-dessus de nos crânes

le sel sur les morts
corps froids et effluves
d'or noir

l'impuissance l'inertie
et le spectacle de tout cela

avons crié au scandale
à l'injustice à l'oppression au meurtre
au secours

avons voulu nous défaire
de cette peau d'humain
collée à nos os

mais notre révolte
n'a rien foutu à part libérer
une hargne qui répétait

trop tard trop
tard

il aura suffi de nous divertir
nous faire croire que la vie c'est
trop dur trop court trop
souffrant pour être
affronté à froid

suffit de pas grand-chose
des OGM et une télé
l'impression d'y être
sans y être jamais.

il aura suffi de nous isoler
de nous faire croire que nous étions seul
à être seul

qu'on nous tienne par la main
pour nous empêcher de trébucher
sur les ossements
les cadavres anonymes

avons voulu disparaître
cesser de souffrir
dire pardon

loin de nous l'idée de mourir
insensible le temps manquait
pour réparer nos erreurs

avons érigé des murs honteux
que seules les marchandises
ont pu franchir

les portes toutes fermées à clé
avons oublié le sang la sève sur nos mains
jusqu'aux grilles de nos ghettos dorés

dans le feu de l'époque
nous nous sommes enterrés vivants
sous les cendres irradiées

nous tous tragiques témoins
des milliers de disparitions d'espèces
rien à faire contre *l'évolution*
la fin de l'histoire
l'impuissance
le désespoir

des massacres à répétition
petits carnages ordinaires
dans des pays sans pétrole
dans des pays sans banderole

que pouvions-nous faire
à part grogner comme des valets
oubliés dehors

rien à faire à écrire
contre *l'avancement*
la fin des rêves
la paralysie
le dégoût

savions-nous le mensonge
des frappes chirurgicales
la stratégie des pipe-lines
l'arnaque de la liberté

armes de destructions psychiques
guerres intestines bactériologiques
dieux terroristes écus voyous vengeurs
dieux suspects dieux complices
dieux dépourvus de compassion
pour les populations maudites
affamées assoiffées suicidaires

dieux silencieux
silence d'amour

tribunes aseptisées
le chlore dilué dans la parlure
entre les annonces publicitaires
les émissions de variétés
et les paroles opiniâtres

prétextes de démocratie
la pilule de l'âge d'or
le bon échafaud

avons joui du robinet
tout en chiant
dans nos cours d'eau

étions jeunes et poètes
quand le vingt et unième siècle
nous accueillait en promettant
le baume des astres

avons été bernés
et n'avons plus su quoi faire
quoi avouer quoi fuir

respirer l'air
de la poussière de morts
dans chaque cellule
le vingt et unième siècle
une marque de commerce

quelque chose d'éphémère
comme un papillon
au-dessus d'un parking

coupables d'avance
ne souhaitions même plus
dénoncer l'indifférence
et les ravages qu'elle cause

ne voulions pas nous faire d'ennemis
avons cherché le consensus
l'assentiment uniforme
la perte d'être
le magasin le plus proche

avons voulu goûter à l'aisance
posséder le câble la voiture
avoir un vrai boulot une marge de crédit
une femme à qui il serait bon
de tout promettre

nous coupables il fallait vomir
le fruit mûr de nos entrailles
dans le creux de nos mains

des poussières
nous toujours en mouvement
prenant conscience de nous-mêmes
une fois seulement enfuis

portés par l'effort la misère
le blanc le bleu de l'hiver
l'humeur des vents

nous des arbres
qui ont dû s'arquer
ou se briser en deux

nous racines de salon
de doux sofas génocides
de confort de suicide
de quiétude malsaine
d'égoïsme bon goût
d'amour-propre pervers

de je-m'en-foutisme chic
d'apathie fashion

nos pieds nos mains
décrottés loin de la terre
comme des bouts de charogne
exposés dans le formol

nous toujours tenus sur le qui-vive
de l'amour incendiaire

tous unis
dans l'autodestruction

avons crevé des yeux d'enfants
comme des oeufs de poisson

oublier il le fallait
car disparaître
c'était *notre*
évolution

tous unis
dans l'égoïsme
pour ne plus poser
aucune question

LEBENSRAUM
(simple indicatif)

jamais nous ne touchons plus loin que le bout de nos doigts nous réceptacles à fourrer
 d'immondices industrielles nous hommes-poubelles nous recyclons les malheurs du
 monde et la catastrophe de nos poèmes plus rien à espérer tout à maudire nous
 barbares à nos heures de gloire nous convoitons l'espace vital des autres depuis que nous
 n'avons plus d'espace commun nous sales infortunés acculés au pied du mur nos
 attentes se limitent à l'enflure de nos glands pourpres au gonflement des poitrines
 baroques nous langue avalée langue pognée entre l'être-objet et l'allure des astres
 nous feu la langue vulgaire organe mou nous léchons la moindre goutte d'alcool mais
 il faut bien le dire à voix haute nous avons quand même besoin d'aimer nous qui
 haïssons à mort la voix rauque qui résonne dans la cage de nos thorax

*corps prison nomade corps de privations de craintes
 corps de dégénérescence et d'exploits bestiaux corps dépotoir inventaire de douleurs
 il n'y a plus d'amour quand il y a plus d'espoir*

crâne nous cul-de-sac gémissons en vain nous plainte pathétique nous hurlement
 encabané sous le dogme du marché annulons la frappe nous crâne dur crâne
 d'injures et de lamentations crânes nous terroristes involontaires du capitalisme
 sauvage nos cultures éphémères et la boucane bleue de nos femmes enflammées dans
 l'hiver coupables nous crâne cachot crâne caisse de guitare nous crâne maison de
 correction nous ne percevons la grandeur de l'existence qu'en deçà de nos propres
 crânes trop petits trop peureux trop faibles et pauvres trop seuls

*nous père crâne embrassons les vertus de la
 désolation est-il seulement possible de fredonner plus fort que les odes du
 désenchantement*

dieu merci il nous reste le cul l'effluve fleuve des fentes brûlantes et l'asphalte des
 métropoles tant de lieux ravagés et d'orifices fabuleux de vacarme de voitures
 coupables nous cellules de chairs repliées sur nous-mêmes nos fantasmes fastes
 défilent à toute vitesse dans nos têtes images de milliards de trous onctueux dans
 lesquels nous rêvons en secret de nous enfoncer nous des trous des milliards de trous
 qui gagnons nos vies par le spectacle triste et bâclé de notre stricte utilité mécanique

*dieu merci sur les parois cathodiques de nos
 demeures souterraines reste l'ombre de l'amour*

cadavre nous en marche défrichons ce siècle sans espoir ni désir qu'on baise nos
trous qu'on les lèche qu'on les sodomise nous ne ressentons plus rien *c'est la vie*
celle qu'on nous enseigne aux heures de grande écoute nous lâcheté nous déception
nous chantons en chœur l'abandon qu'on nous pardonne nous corps décrié par
l'abus des jouissances l'abandon nous est prescrit pour soulager nos troubles de
conscience universelle

*nous feu corps fragile nous marchons le coeur seul
comme d'autres s'enfuient sans savoir vers*

corps nous oeuvre des médecines festives corps nous assujettis aux placebos immortels
 nous accumulons avaries les traces de l'ivresse tout en nous efforçant de taire notre besoin
 de crier NOUS EXISTONS nous corps nuages corps collectionneurs de cicatrices de
 blessures de souffrances existentielles nous figurine au corps de plomb nous nous
 mouvons pour ne pas moisir au pied des arbres ou fondre en larmes sous la colère du
 soleil

*corps nous cellule astre corps sperme nous fauve du
 dedans nous blanc noir corps sang nous bleu de cendres et d'algues coloniales mêlées à
 l'écume des berges corps de balafres en marche*

peau culte lieu spolié par la peur peur de l'inconnu de l'inquiétude peur de l'autre
 peur de perdre temps travail et beat cardiaque peur de penser le monde autrement
 qu'avec les seuls outils que nos tribus infailibles nous forcent à utiliser homme
 rentable femme vendable peur de garder l'oeil ouvert sur ce qui se passe autour sans
 devenir aveugle devant tant de souffrances et d'injustices peur de résister au
 CHANTAGE de la fin de l'histoire au BLUFF du désespoir au RACKET du
 désengagement

nous corps territoire interdit pourtant conquis
corps animal maintenant domestiqué corps automates objets de tortures et de caprices

confinés silencieux dans nos cellules full equip nous assistons au télé-roman québécois
 de notre anéantissement simple corps race nous impuissance corps mouton fier
 contribuable nous laissons nos espoirs se diriger vers l'abattoir fils pauvre mort de rêve
 un peu avant le bout du chemin trop vouloir d'avenir trop vouloir changer le monde ça
 ne mène à rien c'est plus fort que nous corps nous cobaye et brisure d'échine

*l'espoir c'est moins facile que le tralala routinier du
 standing de la résignation*

souffle corps nous faible voix au monde nous voulons reconquérir l'espace c'est-à-dire
partout où nous allons agir dans le temps corps nous mouvement nous squattons
l'époque avec des mots de la sueur et du sang un monde que nous ne voulons plus
servir corps nous asphyxié notre expression se limite à l'achat de telle ou telle babiole
corps nous la voix réduite à un vote hypocrite et au pourcentage des pictogrammes

nous sommes tous en train de mourir car quoi qu'on
en pense nous sommes vivants

guerres corps nous cellule assiégée nous utilisons le verbe pour nous défendre des
insectes qui la nuit s'immiscent sous nos draps la poésie comme un art martial le
poème enseigne la maîtrise de soi la bourrasque intérieure et l'ouverture des paumes pour
ne blesser personne cœur nous rafale folle d'amour nous demandons à respirer
librement

parce que le respir est à la source de tous les rêves
oui nous sommes vivants

de plus en plus ineffable ne sommes plus des animaux nous sommes quelque chose
d'effroyable qui ne se traduit pas en mots corps nous à cheval entre le bitume et les
pelouses interdites de plus en plus faible corps nous vulnérable sac d'organes nous
fuyons campagnes et forêts car nous savons très bien que nous n'y pouvons plus survivre
corps nous protéine des cellules cancéreuses

*corps nous enfant nu corps froid nous enfant faim
incapable de survivre dans la nature sans un morceau des cités franches*

ASPHALTE
(cités franches)

on aura bientôt perdu
toute confiance dans le politique
corruption abus de pouvoir
commandites et abris fiscaux
joueurs de flûte au trône

nous portés par l'ESPOIR
gravé en lettres majuscules
sur nos bustes de bipèdes

l'humanité laissée pour compte
pieds nus dans la morve

on nous fera craindre
le soufre des bouches à feu
la rumeur des tanks tyrans

bankrupt et spectre
de déjà-vu

oublier sera l'idéal
en nous soûlant de loisirs
dans l'ombre des sinistrés

la routine des boucheries
fera l'affaire de tout le monde

partout sur terre
des nouveau-nés aux visages de vieillards
boiront dans des eaux stagnantes
et rêveront de télé-réalité

on nous fera aimer
la diarrhée des anges
qu'on bouffe pour digérer
l'amertume du morne

distracts nous consommerons
les moindres faits et gestes
des *personnalités* prétentieuses
qui n'apparaîtront que pour disparaître

et nous finirons par croire
que nous existons
grâce à elles

en bien ou en mal
nous en parlerons
au lieu de parler
d'autre chose

doutes sponsorship et scandales
un référendum « démocratique »
la visibilité du camp : *I wanna
stay a subject of The Queen*
des piasses par millions
injectées illégalement
peuple brain washed

en 1995
49, 41% des Québécois
toutes origines confondues
voudront un nouveau pays

la défaite encore une autre
qui s'apparente plutôt à un match NUL
sans arbitre ni spectateur
lors d'une finale de la coupe Stanley

on dira à 2 308 360 êtres humains
de fermer docilement leur gueule
et la majorité d'entre eux
le feront

ici
la fin de l'histoire
pour un grand nombre de chiens

tous les autres exilés
mal chiés de la vie de la terre
cinq ou six enfants sous les bras
débarqueront chez nous
et devront eux aussi
fermer leur gueule

*tôt ou tard
trop tard trop
tabou*

*just
shut the fuck up
and think about
something else*

en 1998
parmi les 2 362 648 fédérastes
qui auront dit *no way*
le DGE du Québec découvrira
après une vérification approfondie
qu'au moins 56 000 « nouveaux arrivants »
débarqués PAR HASARD dans les mois
précédant le référendum de 1995
n'étaient même pas inscrits
à la Régie de l'assurance-maladie
et n'avaient EFFECTIVEMENT pas le droit
de voter à ce maudit référendum de misère
et devraient « à l'avenir » être retirés
de la liste

la même année
32 étudiants étrangers de l'université Bishop
à Lennoxville seront trouvés COUPABLES
d'avoir voté illégalement en 1995
et devront payer une petite amende
que leurs bourgeois de parents
allaient se faire un plaisir de régler

pour le bien de l'unifolié
on lavera notre cerveau sale
on réécrira quelques passages de l'histoire
les patriotes de Napierville seront des meurtriers
les martyrs métisses et acadiens
des erreurs de parcours

faudra de bons yeux
pour lire la note en bas de page

on réécrira l'histoire
ou bien on ne nous en parlera plus
afin d'éviter toute tension
susceptible d'assombrir
les fondements impérialistes
du Canadian dream

de toute façon
les seuls crimes contre l'humanité
envers lesquels nous aurons un
devoir de mémoire
seront ceux qui auront joui
de la bénédiction médiatique

on voudra nous faire oublier
la Bataille de Seattle
et le feu et la poudre

Gênes Göteborg Québec
Salzbourg Bruxelles Doha
et des milliers de manifestations
partout à travers la planète
à Kananaskis Porto Alegre
Johannesburg Evian Davos
Sacramento Larzac

nous faire oublier
que nous serons toujours des milliers
des millions à nous battre
contre l'exclusion
la répression
l'abandon

malgré l'escouade anti-émeute
ces mercenaires pourtant pères de famille
qui se mêleront à la foule
pour foutre le trouble le discrédit
et qui toujours travailleront
pour les plus offrants
la GRC la SQ
l'ALÉNA l'OPEP le FMI
la ZLÉA l'OMC le G6 le G7 le G8 le G9
l'AGCS la NRA la BM la BIRD
l'AIEA l'OTAN l'ISAF
les SMP

*oublier toute résistance
sera une douce délivrance*

mais pourrons-nous oublier
la cagoule de Carlo Giuliani 23 ans
cet étudiant italien qui le 20 juillet 2001 à Gênes
lors d'une manif contre le G8
sera frappé au visage par une décharge
de balles en caoutchouc
et écrasé par deux fois plutôt qu'une
sous la Jeep blindée des gendarmes

oublier
sera une douce délivrance

pourrons-nous seulement oublier
le fermier Lee Kyung-Hae
porte-parole des agriculteurs coréens
qui pour contester le « commerce libre »
à Cancun le 10 septembre 2003
devant une barricade
se fera hara-kiri en direct
devant des millions
de téléspectateurs

nous oublierons

le coeur intact du bonze Thich Quang Duc
qui le 11 juin 1963 à Saïgon
en signe de protestation contre la répression
anti-bouddhiste du président pro-américain Diem
s'immolera sans émettre
le moindre son

nous nous souviendrons
seulement de l'image

faudra nous faire avaler
tous les 11 septembre du monde
l'hymne aux guerres préventives
le rituel des dommages collatéraux
et les simagrées des think tanks

faudra qu'on nous écoeure assez
avec des images sordides
et des impressions de manipulations
pour nous faire croire
que nous sommes chanceux
d'avoir des lectures légères

inutile de comparer nos souffrances
nos vies ne vaudront pas mieux
que celles des bélugas

tous ces pays
bombardés par amour
toujours feront de bons sujets poétiques
tout comme ceux et celles
qui sans voix crèveront
de ne pas être Occidentaux
ou de l'avoir trop été

au Soudan au Darfour au Tchad
en Somalie en Éthiopie au Sénégal
au Congo au Zimbabwe en Angola en Namibie
au Rwanda en Ouganda au Burundi

au Timor au Sri Lanka en Inde au Cachemire
au Pakistan au Népal en Chine au Tibet
au Myanmar à Taiwan au Laos en Corée

en Israël en Palestine au Liban en Syrie
en Irak au Koweït en Iran en Afghanistan
en Turquie en terre kurde

en Bosnie en Serbie en Croatie
au Kosovo en Russie en Tchétchénie
en Biélorussie en Ukraine

en Irlande en Laponie en Écosse
en Bretagne au Pays basque
en Catalogne en Corse

en Colombie à Cuba au Mexique
au Chiapas au Chili en Bolivie à Haïti
en Louisiane en Acadie au Québec
au Nunavut

nous oublierons
l'origine de nos noms

on apprendra la novlangue
pour ne déranger personne
on appellera ça la poésie

ne plus entendre pleurer
les cancrs qui souffrent
qui bouffent qui crèvent de grippe
aviaire de choléra d'hépatite
qui sucent et baisent et pognent
l'herpès ou le SIDA

ça fera du bien à l'âme
un peu de repos

l'engagement se limitera
aux choix que nous ferons
au dépanneur du coin

ciel l'azur l'ozone amincie
laissera l'astre-dieu nous cracher
ses poignards lumineux

et pour le simple plaisir de jaser
nous placoterons de cellulite
de smog de sondages de saccages
horribles de Bible de fibres
de prédateurs sexuels de pédérastes
de cancer du sein du colon des lèvres
de l'utérus de la gorge des poumons
du rectum du cerveau de tumeur
maligne bénigne d'anévrisme
et de coeurs qui s'arrêteront de battre
dans les thorax des vedettes

pendant ce temps
tous ces obus cirés brevetés
encore tomberont ici et là
toujours trop loin trop
pour qu'on s'en inquiète

et la météo camouflera
le malaise insupportable
qui lentement grugera
la paroi de nos crânes

de Guantanamo à Pyongyang
il y aura des prix Massacre
des soldes apocalyptiques
une sacrée vente de l'enfer
et de terribles liquidations

un spécial caresse jusqu'au plaisir
sans protection des mineurs
ou des catins asiatiques

viendront des mouvements sociaux
dirigés par des opportunistes
ou des mal-compris d'une gauche
sans cesse divisée qui feront chier
tout le « vrai monde »

*on nous priera de bien vouloir
les excuser*

vigilance propreté des trous
de balles dans les murs
des cathédrales

nous chercherons le bonheur
un endroit pour dormir
manger bio faire l'amour
et caresser nos armes

de Tianamen à Kwangju
nous parlerons d'octobre
mais nos souvenirs ne seront
plus les mêmes

quand la terre ne sera plus
qu'une monstrueuse boule d'asphalte
nous regretterons bien des choses

la première sera
de nous être jetés
dans le désespoir

la deuxième pourra être
d'avoir attendu de regretter
pour comprendre

nous fils matricides
pauvre terre
en silence

GAÏA BLUES
(le beat des astres)

coeur vous astré terre maison feu vous enfants abandonnés icitte et là vous êtes nés
dans la dèche dans la ouate dans un monde de malades au premier pleurnichage ne
pouvions déjà plus rien pour vous vous crispés faces rictus vous couleurs vives il ne
vous est pas resté grand-chose Visa Internet boucane et béton tout ou presque fut
exploité consommé consumé pour le feutrage de nos cellules

feu vous forêt vierge feu rivière bonne à boire
coeur vous fade nature terre bouche d'égouts vous faisiez déjà pitié avant même de
naître

enfants nés vous soldats sous la carte du ciel vous avez rêvé à des tables pleines de
viandes de fruits et de crème faim vous ventre vide feu enfants de famille la journée
longue à l'ombre l'esprit dans les chevilles au bout de vos langues on pouvait lire les
mots ensemble peut-être mais nous avons continué notre chemin loin de vos paumes
ouvertes loin de vos yeux de diamants avons continué tête basse pour fuir la désolation

*enfants vous soldats nous déchus d'être si loin si près
si rien du tout à côté de vous maniant les fusils au lieu des crayons*

fardeau vous fier fantôme vous n'étiez pas une priorité ni même un enjeu électoral
argent meute espoir vous insuffisant votre nom n'a pas été inscrit sur les listes d'or les
griefs ou les protocoles de réingénierie on n'a jamais parlé de vous dans les soupers
spaghetti rien non plus sur vos dons à nous faire sentir coupables par votre seule
présence votre odeur de corps foutu

*vous bête noire au grand coeur éfouèrée au creux du
désastre vous saviez à peine l'art de ronger les os*

pur hymen nu vous rompu avant même d'éclore vous auriez bien voulu vous battre
contre tout ce que nous avons été abandon insouciance inertie tout au moins vivre
vers autrement vers peu importe vers feu nous piétons amateurs de fanges et de
météores volte-face nous désespoir pur bourgeon nu vous poumons encrassés par le
gaz des chars

rage vous pognés à survivre emmurés dans l'asile de
vos coquerons

fumée pourpre vous fonte des pôles ours blancs coincés vous au milieu des villes sans
arbres mûrs des milliers d'îles ont disparu et peut-être étiez-vous l'une d'elles marée
noire vous épaulards échoués la bizoune à l'air combien d'aurores boréales auriez-vous
souhaité contempler avant le trépas

*vous n'êtes pas nés à la bonne époque ni sous le bon
néon vous êtes nés pour un petit pain transgénique*

nature brute vous feu refuge averse vous acides vous bave pustule méthane vous
 haine venin craché le long des ruisseaux usines nous porcs cancer vous corps cobayes
 nous vous avons forcé à croire aux bienfaits de la destruction et vous buviez nos
 paroles nos crachats nos crapauds forêts vous feu humides feu taïgas devenues vide-
 ordures

*nature vous feu mélèzes vous secours feu mère
 vous feu vierges comme des vases à vomissure*

où s'en fut l'espoir quand vous en aviez besoin vous qui ne demandiez qu'un trou pour
mourir tranquille un plancher pour dormir de la force encore dans vos mains
gnetteurs vous étiez capables de faire la différence entre amour et rancoeur entre
engagement et refus d'agir votre vigilance brûlait nos paupières au lieu de croire à
la fin de l'histoire sortez dans les rues et défoncez l'impasse fougères vous fleurs
sauvages apparues par miracle sur le bord des routes

*âme vous amochée malgré tout vivante vous étiez
la preuve que nous avions tout faux d'abdiquer*

EKZISTO
(paupières lourdes)

restez calme

on vous varge dessus
cap d'acier dans les côtes
plus rien ne sert de vous battre
vous êtes si fatigué

retournez au travail
remplissez des formulaires
remboursez vos dettes

gagnez votre vie
elle n'est plus à vous
trop dispendieuse

rendez-vous sur-le-champ
vous êtes cerné
insomniaque

déposez vos armes
mémoires rêves espoirs
lancez-les devant vous
sans gestes brusques

tout ce que vous direz sera retenu contre vous
afin de vous faire prendre conscience
qu'il est préférable de ne pas agir

gardez le silence
comme un feu sacré

soyez attentif
mais surtout restez calme

depuis combien de jours au juste
vous ne savez plus pourquoi
ni comment vous êtes arrivé là
dans votre petit cercueil

oubliez les rires méchants
l'odeur de votre sexe usé et la bière
dans laquelle on vous maintient

concentrez-vous
où sont vos illusions

en entrant dans la cellule
on vous donne un tabouret
et une corde

on vous dit que vous êtes libre
d'en faire de ce que vous voulez
la porte claque

quelques secondes s'écoulent
vous maudissez déjà
l'imaginaire qui hurle
derrière les mots

estimez-vous chanceux
une fenêtre s'ouvre sur le ciel
laisse pénétrer le crépuscule

des poussières
vous soufflez et des voix
se font entendre

sur les murs en béton armé
des marques de coup de poing
morceaux d'ongles arrachés
un vers écrit avec du sang

je n'existe pas sans nous

couchez-vous sur le sol
en fœtus sur les pierres
tuez le temps

si seul dans ce cachot
impossible de fermer l'œil
vous riez du bout des lèvres

un mille-pattes s'approche
vous le touchez du bout de la langue
effrayé il s'enfuit en sifflant

s'il vous jette un dernier regard
promettez-lui de crisser une volée
à quiconque vous séparera

regardez autour de vous
tout est en train de mourir
la feuille de l'arbre les rêves
l'hiver et votre grand-père

le pauvre dans son deux et demi
sort faire la queue
pour ses pilules

rien ne vous oblige à ouvrir les yeux
l'univers pèse sur vos paupières
le réel assèche votre cornée
les journées sont longues

vous attendez un signe
une tape sur l'épaule
ça ne vient pas

tout est calme
depuis trop longtemps

vous cherchez une issue
à travers les grands titres
des journaux qu'on vous donne
pour vous abriter
faire vos besoins

vous ne comptez plus les morts
demain on annonce une dépression
un vent doux et de la neige

un matin sous la porte
on vous glisse une fleur
elle est morte

vous voulez la prendre
mais elle pèse une tonne
on vous nargue

après plusieurs efforts
vous parvenez à la pousser du pied
dans le coin de la cellule

où sont vos camarades
ceux qui se sont battus
à vos côtés où sont-ils
maintenant que vous avez
besoin d'eux

vous non plus
vous n'êtes plus là

on vous laisse sortir
vous êtes dans la rue
il n'y a que des rues

vous voulez un pays
mais c'est trop compliqué
vous vous croyez seul
vous n'avez pas de voiture

restez calme
tout est sous contrôle
trouvez-vous un abri

DEHORS
(vous l'espoir)

vulnérables vous foules ravagées par le froid et les vagues folles poissons morts vous
effluves à faire fuir la vie vous tous nés otages du pétrole vous serez fils cyanure fils
de survivants de cyclones et d'ouragans filles manucure filles de séismes et de chutes
d'objets célestes dehors vous cul-terreux nous sable cœur bitumineux osez-vous
défoncer du pied les portes déjà béantes de nos bungalows

*guerres raz-de-marée faim typhons tueurs finiront par
nous faire manger tous ensemble sous la même table comme des chiens redevenus
sauvages*

l'indifférence ou l'inquiétude vous aurez un choix à faire et ce sera là le début de quelque chose ferez-vous comme feu nous cyniques qui aurons craché sur l'espoir avant d'aller nous isoler dans le confort de nos demeures destructrices consolés par la seule idée que nous sommes plusieurs à vacher dans l'impuissance nombreux dans le divertissement et l'autodestruction ou par compassion serez-vous celles et ceux qui oseront la vigilance en passant à l'acte

*pauvres fous tête ou bitch nous trop humains
incapables de rompre le cycle de l'abandon pour aller vers les autres les bras ouverts*

il ne suffira plus de dénoncer la noirceur il faudra brûler du dedans du dehors rien ne servira d'engueuler les coupables ou les témoins qui auront gardé le silence tout ira trop vite il vous faudra agir d'une manière ou d'une autre maintenant arme vous droit au coeur vous sacrifiez nous pas le moindre effort enfant né vous dans la mort victime vous d'injustice vous maudirez vos ancêtres à cause du monde saboté dans lequel ils vous aurons laissé et vous n'aurez pas tort

*vous dedans nous mode de vie fou lamentable en
même temps impardonnable peu importe nos excuses nous n'avons jamais pensé à
vous*

feu larve vous crâne sur le point de fendre vous chercherez la lumière rassurante des tribunes et au bout du calvaire vous trouverez des ruines de royaumes abandonnés aux vendeurs d'images insecte vous ailes incendiées vous en viendrez peut-être à ne plus savoir quoi taire pour acheter un trou auprès des vampires la douleur dans les mots et le mal-être qui ne se vendent pas rêve alarme vous langue avalée vos pires fantômes seront ceux qui vivront encore accrochés à la chair comme des hyènes à la charogne

*alors les codes ADN ne suffiront plus pour filtrer l'amour
de ceux qui préféreront confronter les gens à leurs misères au lieu de les en divertir*

main vous tendu vers l'avenir vous serez le tronc à travers la clôture de fer vous feu
 option vous action feu confort vous serez le pissenlit qui voit le jour dans la fente des
 trottoirs paume vous ouverte vous patenterez le monde avec les débris qu'on vous aura
 laissés ivre d'espoir vous vivrez en chantant l'amour malgré les claquements des M-16
 l'augmentation du carburant et le manque de vitamines feu vous dehors fort d'hier
 maintenant fort d'aujourd'hui vous irez broncher et vomir dans vos masques à gaz

*si vous faites de belles rencontres le hasard n'y sera
 pour rien le monde ne sera plus jamais petit c'est vous qui serez grand*

ici ou respirer le territoire vous qui nous pousserez à agir comme l'avoine qu'on
retrouve à côté du rang ou le vieux chêne qui tient encore le coup au bout du champ
respirer ici ou un moment devant la rivière à la levée du jour feu corps vous
nature irréversible

plus rien ne pourra vous empêcher de

TERRE ASTRE-NOUS

INTRODUCTION

L'INDIFFÉRENCE OU L'INQUIÉTUDE ?

Ce dont nous désespérons, c'est de nous-mêmes.¹

Paul Chamberland

Devant le spectacle de notre destruction, il faut choisir : l'indifférence ou l'inquiétude ? L'engagement c'est d'abord ça : un choix. Le mien est clair. Je suis inquiet. Je lis les journaux, je regarde le téléjournal, j'écoute la radio, je clique sur les sites d'information, je suis l'actualité pour me rendre compte que je ne sais même plus combien il y a de guerres ou de catastrophes écologiques tellement il y en a. Et cette banalisation de l'horreur m'inquiète. Tous les jours des rebelles, des soldats se font tuer; des civils se font bombarder par erreur; des enfants meurent de faim, de froid, terrorisés, dans les ruines des cités assiégées. Je suis confortablement installé chez moi et j'apprends leur mort entre deux publicités; la misère et la souffrance se transforment peu à peu en chiffres, en nombres. Je deviens à mon tour un pourcentage censé représenter la portion de la population qui s'intéresse encore à ce qui se passe dans le monde, et cette réduction de l'humain à de la quantité m'inquiète. J'assiste en direct au réchauffement de la planète. Je le vis, j'en suis victime ici au Québec, nation pourtant nordique. Autour de moi personne n'ignore que la plupart des scientifiques, à l'exception de ceux qui travaillent pour les compagnies polluantes, s'entendent depuis longtemps pour dire que la fonte de

¹ Chamberland, Paul. 2004. *Une politique de la douleur. Pour résister à notre anéantissement*. Coll. « Le Soi et l'autre », Montréal : VLB éditeur, p. 167.

la calotte glacière du Groenland provoquera une hausse catastrophique du niveau de la mer. Mais les gouvernements néo-libéralistes ou néo-conservateurs persistent à prétendre qu'il y a des raisons valables (dictées par le dogme du marché et de l'individualisme) pour ne pas respecter le protocole de Kyoto. On préfère se réjouir à l'idée que la déglaciation permettra le forage de nouveaux sites pétroliers et ouvrira enfin le passage nord-canadien aux paquebots en leur évitant ainsi le long détour par le canal de Panamá, ce qui devrait épargner aux armateurs des sommes considérables dont ma descendance et moi ne profiterons jamais. En fait, si je me concentrais uniquement sur mon sentiment d'impuissance (ce qui à notre époque est devenu tout à fait banal), quand la question de l'engagement me serait posée, j'aurais tendance à choisir l'indifférence.

J'écris de la poésie et j'ai espoir. Loin de l'affolement, que j'associe plutôt aux diverses crises (boursière, aviaire, pétrolière, identitaire, etc.) que les médias aiment à nous vendre, mon inquiétude prend racine dans ce que Paul Chamberland appelle la *vigilance existentielle*². En choisissant l'inquiétude, j'ai senti s'imposer une réflexion critique sur l'engagement et j'ai dû, avant même l'écriture du premier vers de *Cellule speranza*, déterminer une posture à adopter afin d'être intègre et conséquent dans ma démarche créatrice. Une posture, en ce sens, ce n'est pas un costume que l'on enfle le temps d'un numéro, d'un mémoire. Seule une posture moderne pouvait répondre à mon besoin d'offrir et de partager un lieu où la langue des peuples (celle qui met le corps à mal), assujettie au pouvoir économique, à sa technicité³, à sa plus basse définition utilitaire, peut être renouvelée afin de donner un souffle (ne serait-ce qu'une brise) à une

² L'expression est du philosophe Peter Sloterdijk, mais c'est Paul Chamberland qui, dans *Une politique de la douleur* (2004), la reprend pour expliquer le « choc éprouvé à la vue de l'extrême danger qui menace l'humanité ».

³ À ce sujet, un groupe de chercheurs de l'Angleterre baptisé « Voice of young scientists » a dénoncé tout récemment certaines compagnies canadiennes qui utilisent des termes techniques et scientifiques non fondés. Dans la plupart des cas, le groupe venait à la conclusion que les compagnies avaient « recours aux déclarations publicitaires hyperboliques » pour tromper les consommateurs. Source : l'article « Attention au langage 'scientifique' », paru sur le site de *radio-canada.ca* à la rubrique : *société*, visionné le mardi 20 novembre 2007 : www.radio-canada.ca/nouvelles/societe/2007/11/20/002-publicite-trompeuse.shtml.

humanité en devenir. Moderne au sens où Christian Prigent l'entend, c'est-à-dire « [qui défait] le confort formel et [propose] moins du sens qu'une inquiétude sur les conditions mêmes de production d'un sens communément partageable. »⁴

Je me suis appliqué non pas à définir ce que devait être l'engagement littéraire mais bien à mettre en pratique cet imaginaire de l'engagement où la vigilance, l'urgence d'agir, l'empathie, l'altérité et la compassion font écho à une esthétique de la rupture. En effet, choisir l'inquiétude et l'imaginaire qu'elle engendre comme moteurs de ma démarche créatrice m'a confronté à un système de valeurs néo-libérales à partir desquelles j'ai constamment dû me repositionner. J'ai donc non seulement écrit pour un renouvellement du langage afin d'ouvrir le politique sur le poétique, mais encore pour déconstruire le confort formel et intellectuel dans lequel on isole trop souvent les lecteurs. L'écriture en tant qu'acte s'est du coup traduite par un refus catégorique d'obéir aux mots d'ordre esthétiques du système néo-libéraliste. Le capital symbolique, la sensiblerie ou cette prétention à vouloir divertir coûte que coûte sous prétexte que tous les goûts sont dans la nature ne m'ont jamais inspiré une traître ligne. Si le poème est un lieu de conséquence, de contact avec l'autre (un lieu qui fait resurgir l'inconfort du citoyen face à la légitimité des pouvoirs militaires et économiques qui maintiennent l'humanité en « détention »), il va de soi qu'une esthétique de la rupture s'impose. Je veux écrire contre l'objectivation de nos rapports sociaux, mais aussi contre le confort intellectuel et l'indifférence qu'entraîne par sa résignation la posture réifiée du poète-écrivain libéral qui « tend à ne porter que peu d'attention au [pouvoir] car sa conviction première est que tout pouvoir corrompt et que la constance du progrès exige une disparition constante du pouvoir... »⁵

J'écris de la poésie et j'ai espoir. Dans la vie, je m'efforce de n'entretenir ni la haine ni la colère qui, comme nous l'enseigne le bouddhisme, ne font qu'engendrer davantage

⁴ Prigent, Christian. 1996. *À quoi bon encore des poètes ?* Paris : P.O.L., p. 10.

⁵ Arendt, Hannah. 2003 [1968]. *La Crise de la culture*. Coll. « Folio essai », Paris : Gallimard, p. 128.

de souffrances. Je ne cherche donc pas à discréditer ceux et celles qui pour une raison ou une autre ont choisi l'indifférence. Au contraire, à cause d'un profond sentiment d'interdépendance⁶; je me sens rattaché à eux; et parce que cette tension entre l'indifférence et l'inquiétude ne m'est pas étrangère, j'ai fait ce qu'on ne fait pas d'habitude, c'est-à-dire que j'ai cherché à leur redonner une humanité, un corps. Cette tension je l'ai vécue, je la vis encore et la vivrai pour le restant de mes jours. Elle est nécessaire car elle vient en fin de compte prouver qu'il y a place pour l'empathie, qu'il n'y a pas que l'indifférence. J'ai donc fait appel à ma propre expérience de désespéré tout en me mettant dans la peau de celles et ceux qui ont abandonné l'espoir de voir les choses s'améliorer. La compassion, l'altérité et l'empathie sont des armes subversives qui ont beaucoup plus d'impact que la stricte dénonciation. « La complaisance dans la déploration ne sert pas la pensée. »⁷ Une pratique du compromis vient par conséquent appuyer mon besoin de rompre le cycle de la haine. J'entretiens la compassion dans un besoin d'exprimer mon attachement avec les humains et la nature, mon interdépendance avec eux, peu importe les choix qu'ils ont faits, qu'ils font, qu'ils feront.

Cela étant dit, s'il n'y a pas de *nous* sans *je*, il ne peut pas davantage y avoir de *je* sans *nous*. Ce principe d'interdépendance jette les bases d'une énonciation où l'expression subjective prend forme et sens dans l'affranchissement radical du *je* conventionnel. J'ai donc construit mon recueil en m'efforçant de donner la parole, dans un premier temps, à un *nous* fondé sur l'altérité et l'empathie et, dans un deuxième temps, à un *vous* tout aussi interdépendant, mais surtout motivé par l'espoir et l'injustice du combat inégal entre une génération en devenir et les valeurs destructrices d'un système périmé qui la maintient

⁶ L'interconnexion des choses, des humains et des phénomènes est liée à la notion bouddhique d'interdépendance. Aucun phénomène n'existe de façon isolée. Toute chose dépend des autres, dans une relation de cause à effet, d'action et de réaction. Depuis son exil du Tibet, le Dalaï-lama ne cesse de développer cette idée au cours de ses conférences, consacrées à *la responsabilité universelle* à laquelle fait écho *la vigilance existentielle* de Paul Chamberland dans *Une Politique de la douleur*.

⁷ Chamberland, Paul. 2004. *Une politique de la douleur. Pour résister à notre anéantissement*. Coll. « Le Soi et l'autre », Montréal : VLB éditeur, p. 43.

dans l'isolement.

Une poésie donc de l'engagement, de l'espoir, de l'action, inscrite en faux contre l'objectivation de nos rapports sociaux, contre l'inertie et la fin de l'histoire. Une poésie de l'inquiétude qui fait appel à la compassion pour rompre le cycle dévastateur de la haine. Une poésie vigilante qui milite en faveur d'une réappropriation du territoire et du corps, dernier lieu peut-être où il est encore possible de penser et de rêver le monde librement.

CHAPITRE 1

UN IMAGINAIRE DE L'ENGAGEMENT

Choisir l'inquiétude ne devrait pas nous amener à déshumaniser celles et ceux qui ont préféré l'indifférence. Mon projet n'est donc pas une charge contre l'indifférence et ses représentants. Personne n'échappe, de toute façon, à l'indifférence. Au même titre que la souffrance, elle est une réalité qui nous unit tous en tant qu'humains. Essayer de trouver son origine est à mon sens nettement plus constructif que de simplement la décrier. On ne peut d'ailleurs tenir compte de la souffrance causée par l'indifférence sans tenir compte aussi de ce qui provoque cette souffrance. La coupable, c'est l'impression d'impuissance, ou plutôt, l'absence d'espoir devant l'étendue du désastre. Une fois immiscé dans l'imaginaire, le sentiment d'impuissance nous tire vers l'amnésie, vers l'abdication et la fin de l'histoire. Et la fin de l'histoire, au sens où l'entend Francis Fukuyama, c'est la fin de la lutte des classes; c'est le point final aux conflits idéologiques; c'est la fin de toute tension. Nous en venons ainsi à tolérer le cours destructeur des choses. Et nous oublions trop souvent que les prédateurs qui dirigent nos pays industrialisés font la guerre pour imposer une démocratie qu'ici même tout conspire à faire disparaître.

Il y a tant de conflits, tant de misère. Que pouvons-nous faire ? Acheter une voiture hybride et croire que nous sommes en harmonie avec la nature ? Participer à une

manifestation contre l'occupation de l'Irak et retourner consommer la contre-culture d'un pays dont l'investissement dans cette guerre totalisera bientôt 2 billions de dollars⁸ ? Envoyer une chèvre par l'entremise de Vision Mondiale à une famille du Cameroun qui pratique encore l'excision ? Quoi que nous fassions, un sentiment d'impuissance vient inévitablement nous soustraire à un moment ou à un autre à notre devoir d'engagement. Paul Chamberland a raison lorsqu'il dit que considérer « d'un seul regard l'ampleur démesurée des catastrophes écologiques et la tyrannie mondiale des grands prédateurs ne peut pas faire autrement qu'entretenir un insurmontable sentiment de désespoir⁹ ». Il importe malgré tout pour le bien de l'humanité de ne pas céder.

J'écris de la poésie et je suis inquiet. Je ne veux pas que mon impuissance devienne confortable. Je ne veux pas qu'elle me déculpabilise, qu'elle justifie mon inaction. J'ai besoin d'elle pour me battre. L'engagement introduit ainsi son lot de paradoxes dont il faut accepter de parler pour ne pas tomber dans les clichés et la naïveté puérile. Toutefois, nulle part il n'est dit qu'il faille accepter le dogme de l'impuissance en tant que mode de vie ou de vision du monde. À part une profonde aliénation, rien ne motive à mes yeux sa glorification. Au contraire, le sentiment d'impuissance tend trop souvent à légitimer l'indifférence en concédant la possibilité de se sentir en relation avec les autres *impuissants*. Miséricordieux, nous chantons alors en chœur la complainte de l'abandon sans réaliser à quel point elle est destructrice.

Il faut admettre que l'inquiétude n'est pas universelle, la preuve s'en trouvant dans l'état actuel du monde. Si nous nous inquiétons davantage de ce qui se passe autour de nous, il me semble que nos choix et actions politiques en témoigneraient. L'indifférence, au contraire, est un état universellement entretenu, cultivé et célébré que l'on retrouve dans toutes les sociétés de toutes les époques et dans lequel un jour ou l'autre nous aussi

⁸ Source : l'article « Le coût de la guerre en Irak pourrait totaliser 2 billions de dollars », visionné le mercredi 14 novembre 2007 : <http://www.armees.com/Le-cout-de-la-guerre-en-Irak.html>.

⁹ Chamberland, Paul. 2004. *Une politique de la douleur. Pour résister à notre anéantissement*. Coll. « Le Soi et l'autre », Montréal : VLB éditeur, p. 56.

nous sombrerons, si ce n'est déjà fait.

La tension vitale entre l'indifférence et l'inquiétude est donc un enjeu majeur de mon engagement. Le désastre m'est exposé sous la forme d'un spectacle. J'assiste à la destruction de l'humanité et j'ai cette forte impression qu'on s'efforce de banaliser ce qui est en train de se produire sous mes yeux. Voir la souffrance et l'apologie de l'indifférence à travers mon écran cathodique est une chose, mais ce n'est encore rien à côté de l'expérience même de la douleur. Je ne cherche pas à célébrer l'expérience de la souffrance¹⁰, au contraire; mais celle-ci est certainement un point nodal à partir duquel il devient possible de concevoir les principes de vigilance et de compassion. C'est l'humanité, en fait, qui est ici mise en jeu. Les forces qui nous font choisir notre camp, c'est-à-dire l'impuissance et le désespoir d'un côté, la vigilance et l'espoir de l'autre, déterminent l'imaginaire d'un engagement social auquel j'ai adhéré instinctivement dès mes premiers poèmes. Je ne me suis pas mis à écrire en voulant faire *engagé*. Sans vouloir généraliser, je me permets d'avancer que tout le monde est conscient que *ça ne va pas*. Cette première intuition de la dysfonction suggère déjà qu'une interdépendance entre soi et le reste de l'humanité tend à se manifester en chacun de nous. Je n'ai pas honte d'entretenir de l'espoir, cela me permet de prendre mon crayon et d'écrire sans craindre la futilité de mes gestes. Le degré d'inquiétude que nous entretenons avec le réel dépend, en fin de compte, de ce à quoi nous faisons appel en période de détresse. Sera-ce à l'impuissance ou à la vigilance ? Je suis inquiet et la vigilance vient exprimer mon inquiétude. Il faut dès lors dire de l'écriture d'un poème ce que Gaston Miron disait de la littérature, que ce « n'est pas qu'une expression, [mais] aussi un acte et son action un dévoilement de l'aliénation [...] »¹¹

¹⁰ La souffrance, selon l'enseignement du bouddhisme, est la première des quatre Nobles Vérités; la deuxième est l'origine de la souffrance; la troisième en est la cessation; enfin la quatrième est celle des chemins à prendre pour qu'elle cesse. Dalai-lama. 1990 [1989]. *Cent éléphants sur un brin d'herbe. Enseignement de sagesse*. Paris : Seuil, 251 p.

¹¹ Miron, Gaston. 1998 [1965]. « Un long chemin » . In *L'Homme rapaillé*, Montréal : Typo. p. 201.

L'engagement, littéraire ou autre, est un concept volatil qui nécessite un continuel renouvellement; il peut s'adapter en fonction des besoins de chaque époque. Nous aurions tort de réduire sa portée et sa splendeur à un folklore. L'engagement n'est pas une vignette historique cadrée dans les années 1970 au Québec, 1980 en Corée du Sud ou 1940 en France. Il échappe aux représentations caricaturales pour justement exister et agir. Il doit à cette fin sortir de l'image et devenir mouvement. Comme le dit Benoît Denis, « [...] l'engagement en littérature [peut très bien faire] figure de possible littéraire trans-historique, que l'on retrouve sous d'autres noms et sous d'autres formes tout au long de l'histoire de la littérature. »¹² Il faut alors insister non pas sur une définition universelle de l'engagement, mais bien sur la distinction réelle et fondamentale qu'il y a entre l'engagement de passage et l'engagement en tant que démarche créatrice menant à une pratique de tous les jours. J'en veux pour preuve l'exemple de Quebecor World™ qui au printemps 2007 annonçait en grande pompe son « virage vert ». La multinationale, critiquée de toutes parts pour son hégémonisme, offrait à 800 000 des 1,6 million d'abonnés de sa filiale Videotron™ l'accès Internet à la facturation par courriel. S'ils adhéraient au service proposé, les *clients* permettraient à Quebecor™ d'épargner 10 tonnes de papier. Avec l'abonnement pour condition, la compagnie s'engagerait désormais à planter un arbre par nouveau client. Ce calcul honteusement intéressé, qui revient à dire: « achetez nos produits et vous sauverez un arbre », cache en fait une tactique mercantile répandue. Il suffit de provoquer chez les consommateurs un phénomène de bonne conscience instantanée en leur offrant la commodité d'un engagement par procuration, c'est-à-dire un abandon à la fois de tout effort réel et de toute responsabilité. Comme si ce n'était pas assez, la compagnie annonçait peu de temps après qu'elle publierait l'ensemble de ses livres (dont l'un des miens) sur du papier recyclé, ce qui *sauverait* encore 34 000 autres arbres¹³. Bien que cela soit tout de même *mieux que rien*, quand l'engagement mène à l'abandon en entretenant le cycle de

¹² Denis, Benoît. 2000. *Littérature et engagement*. Paris : Seuil, p. 18.

¹³ Source : « Quebecor annonce une série de mesures en faveur de l'environnement », article paru sur le site officiel de la compagnie, visionné le samedi 10 novembre 2007 : <http://www.quebecor.com/NewsCenter/PressReleasesDetails.aspx?PostingName=04042007>

l'indifférence, nous sommes en droit de nous questionner sur sa valeur et sa véracité. Les exemples de ce type foisonnent d'ailleurs dans l'univers de la publicité automobile. En littérature ou dans d'autres domaines, je pourrais encore citer ces anthologies de « poèmes contre la guerre »¹⁴ et de « poèmes du 11 septembre 2001 »¹⁵ qui sont parues ces dernières années. Il faut admettre que ce type d'engagement, plutôt opportuniste, exprime un effet de mode. Rien à voir avec le mouvement « commettez un attentat poétique » qui, à chaque 11 septembre, consiste à rompre le cycle de l'ignorance en offrant un livre à un mendiant ou tout simplement en le laissant sur la place publique.¹⁶

Une distinction fondamentale sépare en fait l'engagement *fashion* de l'engagement qui prend sens dans l'action : l'intentionnalité. Le premier vampirise en quelque sorte une cause afin d'obtenir du capital symbolique ou financier; le deuxième cherche plus modestement à rétablir au niveau local un contact entre les sujets humains. N'y a-t-il pas dans l'intentionnalité même de l'auteur voulant paraître engagé à tout prix une ombre qui vient voiler la beauté de l'engagement ? Faudrait-il faire appel à un engagement inconscient que seule une lecture posthume de l'Histoire permettrait d'apprécier ? Selon Pierre Mertens, l'engagement ne se mesure pas en fonction des propos tenus par l'auteur, mais bien en fonction de son intention et de sa subjectivité. Et Mertens a raison de nous rappeler qu'entre la complaisance de celui qui se satisfait de n'être qu'un producteur de divertissement et le narcissisme du « charlatan »¹⁷ qui s'admire parce que la cause qu'il défend provoque l'admiration, il n'y a pas de différence de nature. D'ailleurs il ne faut pas se leurrer, il y a toute une industrie de l'engagement qui carbure aux clichés et à

¹⁴ Combes, Francis. 2003. *101 poèmes contre la guerre*. Saint-Germain-du-Puy : Le Temps des Cerises et les Écrits des Forges, 211 p.

¹⁵ Royer, Louis. 2002. *Le 11 septembre des poètes du Québec*. Montréal : Trait d'union, 250 p.

¹⁶ Cette pratique a toujours cours. Le 11 septembre de chaque année, à travers le monde, les citoyens sont invités à sortir de chez eux munis d'un livre qui a changé leur regard sur le monde, à y écrire une dédicace et enfin à le libérer sur la voie publique, c'est-à-dire sur un banc, dans le métro, un café, n'importe où. Le but de l'exercice : faire obstacle à la récupération politique et militaire de cette journée.

¹⁷ Mertens, Pierre. 2002. *À propos de l'engagement littéraire*. Coll. « Lettres libres », Montréal : Lux, p. 46

l'héroïsation spectaculaire, et malheureusement ce sont souvent à ces stéréotypes que se réfèrent les désabusés mystico-ataraxiques qui ne veulent pour rien au monde *corrompre* leur poème en trimant avec le politique.

Écrire de la poésie avec l'idée de changer les choses nécessite une incarnation. Je dis *incarnation* pour souligner ici l'importance du corps. Incarner une posture exige en ce sens un travail sur soi-même. L'imaginaire et la pratique qui en sera l'accomplissement sont tributaires de ce précepte. Christian Prigent appelle *modernité* ce qui érode l'assurance des savoirs d'époques en défaisant le confort formel et en proposant non pas du sens, mais bien une inquiétude sur les conditions mêmes de production d'un sens communément partageable. Éroder les savoirs et l'atavisme des dogmes, c'est douter de tout; c'est assumer les contradictions et les limites de mon corps; c'est réaliser que mon discours sera lui aussi sujet à la révolution; c'est également remettre en cause la légitimité du pouvoir, car ce dernier est le seul (pour ce que j'en sais) qui soit apte à changer concrètement les conditions de production favorables ou non à l'émancipation des classes. Importe moins le sens que le déséquilibre, la traversée : le mouvement. Le sujet moderne garde espoir. Il croit encore que le pouvoir peut être investi afin de changer les choses pour le mieux. Prigent appelle ailleurs *moderne* « cette passion qui vient mettre sous tension contradictoire, d'un côté la leçon pacifiée des bibliothèques et des musées, de l'autre le troublant tumulte du présent.¹⁸ » L'expression *moderne*, faut-il le rappeler, est de Baudelaire, qui lui a donné le sens que nous lui attribuons encore aujourd'hui. Et proposer une inquiétude sur les conditions mêmes de production d'un sens communément partageable, c'est bel et bien un premier pas vers la remise en question du totalitarisme capitaliste : le système m'induit-il en erreur ? Assurément, puisque le monde est en manque de sens et que tout sens produit est éphémère, prêt à jeter. Il faut donc remettre en cause le fondement même des valeurs qui tendent à nous imposer une *fin* de l'histoire dans laquelle il devient impossible de s'émanciper sans participer au cycle de la consommation-destruction. Attention cependant de ne pas

¹⁸ Prigent, Christian. 1996. *À quoi bon encore des poètes ?* Paris : P.O.L., p. 11.

un parti fixé dans le temps et l'espace en n'offrant du sens qu'en réaction à une cause bien déterminée. Ce qui revient à dire que le sens ne pourrait être effectif sans la « cause »; et nous assistons alors, suivant la formule de Danto, à un assujettissement causal de l'art. L'idée ne doit pas prendre le dessus sur la forme, et vice versa. Néanmoins il est nécessaire, si je souhaite me réapproprier mon corps et son territoire, de les nommer. La circonstance n'est pas à bannir, mais elle ne suffit pas. Elle doit simplement entrer en ligne de compte et participer à la dynamique du travail langagier. Parce que seule la rigueur d'un travail sur le langage pourra adéquatement témoigner de la tension entre la forme et le fond.¹⁹

Pour résoudre la question *du sens*, il suffit de la remplacer par celle, à mes yeux beaucoup plus significative, du lieu. D'où est-ce que je parle ? De mon corps, habitacle de toutes mes chimères; c'est un réel concret, et il commence là où le sens cesse. D'abord mon corps et son espace vital, ensuite ma communauté et son territoire, enfin la terre et l'existence. Inventaire de souffrance, le corps est une vérité indéniable, historique, il est l'origine de tout changement, de toute révolution. Il est la cellule corpusculaire (l'unité de base, vivante, de tous les êtres), à la fois carcérale et militante... J'incarne une posture moderne : je tiens compte de mon corps, de son unité, de ses limites et de sa résistance. Il est un sismographe de l'époque et de l'espace. Il ne devient possible de se libérer que grâce à une parole engagée consciente de cette interdépendance, et consciente de ses conditions de production et d'énonciation.

¹⁹ À ce rapport de la forme et du fond j'aimerais revenir au troisième chapitre, où il sera question de l'éthique et du politique dans mon engagement littéraire.

1.1 Poète, vigile du crépuscule

Dans *Une politique de la douleur*, Paul Chamberland aborde en ces mots la tension vitale entre l'indifférence et l'inquiétude :

Le sort de l'humanité se décide en cet instant-là. Selon qu'on cède au déni ou qu'on supporte sans faux-fuyants la suffocante épreuve de son propre sentiment de désespoir. Car, puisqu'il s'agit d'un sentiment, c'est en *chaque homme* que ça se décide. L'épreuve est solitaire, on est astreint à un combat singulier.²⁰

Pour sensibiliser les membres de ma communauté aux dangers réels qui nous menacent, je dois d'abord admettre mon sentiment d'impuissance. Je ne pourrai jamais m'y soustraire : il me faut en convenir. Seulement alors me sera-t-il possible de me battre pour l'amélioration de ma condition et celle de mes camarades. Je suis inquiet et je fais appel à la vigilance. Je ne peux empêcher le désastre global déjà en cours, mais je peux peut-être nuire à son expansion et à sa banalisation inévitable. J'écris et j'ai espoir. Sans la vigilance, mon sentiment d'impuissance deviendrait une fin en soi. Rien ne me servirait alors d'écrire s'il me fallait le faire simplement pour divertir. Je serais directement ramené à l'indifférence et je chercherais alors à m'étourdir, en compagnie des autres impuissants, en attendant que ça passe.

La vigilance se définit au contraire par une attention soutenue à veiller sur quelqu'un ou quelque chose. J'observe et me prépare à la riposte. J'écris de la poésie et assume l'idée de « veiller » sur les miens. Je ne suis ni un mage ni un devin. Mais je peux très bien grimper au sommet d'un arbre et voir au loin ce qui est sur le point de nous

²⁰ Chamberland, Paul. 2004. *Une politique de la douleur. Pour résister à notre anéantissement*. Coll. « Le Soi et l'autre », Montréal : VLB éditeur, p. 56.

arriver. Comme tous les hommes, j'éprouve un « sentiment de la fin » que je ne peux renier sans renier tout le reste de l'humanité. Contraire au sommeil, à l'étourderie et à la distraction (du latin *distracio*, c'est-à-dire : « tirer en divers sens »), la vigilance se caractérise plutôt par un état de concentration de la conscience. Je focalise sur l'humanité. Dans *Pour une politique de la douleur*, Chamberland emprunte justement à Peter Sloterdijk l'expression « vigilance existentielle » en soulignant sa vertu et son antique sagesse. La sagesse des pensées bouddhiste, taoïste ou amérindienne n'a peut-être pas conduit à l'érection de gratte-ciel, au bombardement d'Hiroshima ou au lancement de satellites de télécommunications, mais elle sait parler de la vie et de la mort, de l'amour et de la haine, de la contradiction et de l'unité, de l'individualité et du cosmos, du masculin et du féminin. J'écris de la poésie et la vigilance existentielle des sagesse anciennes m'inspire du respect. Si je veux m'inscrire en faux contre les valeurs du système que je dénonce, ma vigilance ne peut être guidée par le désir de m'enrichir au détriment des autres et de la nature. N'en déplaise aux intellectuels :

Au nombre des motifs les plus importants de la littérature de la sagesse figure une mise en garde contre la fausse intelligence, contre le savoir cérébral et la science érudite, contre la pensée du pouvoir et l'intellectualité arrogante.²¹

Se ressourcer dans la vigilance implique ultimement de l'empathie, de l'altérité et tout ce qui est, comme le dit Roland Barthes, « antipathique au "bon sens" »²². Pour écrire à travers le regard d'un sinistré ou d'un prisonnier politique, la raison ne m'est d'aucune utilité. Je dois plutôt tenter de développer ma faculté de m'identifier aux autres, de ressentir ce qu'ils ressentent. Mais attention, je n'écris pas de la fiction : j'écris de la poésie. Le désespoir est un fait « subjectif »²³; je ne cherche pas à parler du ou au « vrai monde » comme aiment à le prétendre ces jours-ci plusieurs politiciens et chroniqueurs

²¹ *Id.*, p. 166.

²² Barthes, Roland. 1957. *Mythologies*. Paris : Seuil, p. 44.

²³ Chamberland, Paul. 2004. *Une politique de la douleur. Pour résister à notre anéantissement*. Coll. « Le Soi et l'autre », Montréal : VLB éditeur, p. 47.

opportunistes. Je ne fais aucune distinction entre un représentant du désespoir et un représentant de l'inquiétude. Personne n'échappe à la souffrance. Son épreuve, mise en relation avec le désastre, nous unit tous. Le combat est singulier, mais nous « sommes nombreux à être seul ». Je participe à la souffrance d'autrui, je la partage. Il me faut donc nécessairement éprouver de la sympathie avec le reste de l'humanité et de la compassion pour ceux et celles qui la composent. Mon devoir en tant qu'écrivain est d'user « de la sympathie comme moyen pour mettre en oeuvre la bienveillance active et rationnelle »²⁴. Non seulement il me faut penser le monde, mais il me faut aussi participer à sa construction. Et face à l'imminente catastrophe écologique vers laquelle l'humanité se dirige, je ressens nécessairement un sentiment de la fin que j'imagine universel, ce qui me pousse à m'investir avec un regard sensible, de sujet à sujet, me confiant « sans défense à l'écoute d'un interlocuteur »²⁵.

Il importe toutefois, comme le dit Chamberland, de faire une mise en garde contre le « pacifisme sentimental [qui] se nourrit d'un subtil déni de la subjectivité [...] ».²⁶ L'amour et la paix donnent facilement naissance, en effet, à de belles paroles qui trop souvent n'impliquent en rien leurs énonciateurs. « Qu'ils soient P.D.G. de grande entreprise ou de banque, ministres des Finances ou de la Santé, haut fonctionnaires, directeurs de service, d'établissement ou de grand média, ceux qui affermissent ou resserrent l'emprise de l'Appareil technocapitaliste »²⁷, ceux-là afficheront tous le même style de relations publiques : vive la nature, la paix et l'amour. Mais ils le feront toujours dans une impassibilité, une inémotivité soigneusement affichées. Même réalité pour les poètes. Personne n'est contre la nature, l'amour ou la compassion; le problème est qu'il s'en trouve toujours pour les promouvoir en faisant simplement appel à notre bonne

²⁴ Kant, Emmanuel. 1994 [1796] *Métaphysique des mœurs. II*. Paris : Flammarion, p. 134.

²⁵ Chamberland, Paul. 2005. « Une parole réfractaire ». In *L'Engagement de la parole*, sous la dir. de Georges Leroux et Pierre Ouellet, p. 186. Montréal : VLB éditeur, Coll. «Le Soi et l'autre»

²⁶ Chamberland, Paul. 2004. *Une politique de la douleur. Pour résister à notre anéantissement*. Coll. « Le Soi et l'autre », Montréal : VLB éditeur, p. 113.

²⁷ *Ibid.*

volonté. La compassion et l'empathie c'est bien, mais pas n'importe comment. « [Il] n'est pas donné à une poisseuse sentimentalité d'être à niveau avec la vérité pratique signifiée par ces mots-là. Une fois passée la bouffée de généreux élan, on retourne [malgré tout] aux affaires courantes [...]. »²⁸ Celui qui s'engage à éprouver la souffrance vécue par autrui ne peut, en fin de compte, se permettre de rester silencieux face aux manifestations de la violence, et refuser de confronter aussi bien ses propres craintes que les origines de cette violence.

²⁸ *Id.*, p. 165.

1.2 L'irréversible urgence d'agir

L'un des pères fondateurs des États-Unis, Benjamin Franklin, a souligné l'importance de ne jamais remettre au lendemain ce que nous pouvons faire le jour même. Si, à première vue, l'idée de Franklin semble constructive, je ne peux toutefois m'étonner qu'elle ait été mise de côté ou à tout le moins inféodée à une autre de ses maximes : « le temps, c'est de l'argent ». En effet, lorsqu'il est question de protéger la source des capitaux ou d'en développer de nouvelles, les puissances mondiales ne tardent jamais à bombarder les états « voyous » et leurs civils. Cependant, quand vient le temps d'agir pour le bien de l'humanité et non plus pour le seul profit des individus qui concentrent et contrôlent le capital, rien ne se passe.

Depuis que nous avons réalisé que les réserves mondiales de pétrole ne suffiront plus à répondre à la demande en carburant venant des pays en voie d'industrialisation, la planète est véritablement tombée en *état d'urgence*. Et ses habitants sont pris en otages. L'état d'urgence s'est sans aucun doute aggravé depuis les événements du 11 septembre 2001, au moment où le spectre du terrorisme est opportunément venu légitimer la restriction des libertés civiles et l'expansion de la violence et de la militarisation. On nous assure pourtant que tout est sous contrôle. Il n'y aurait aucune raison d'être inquiet, on suivra au besoin les procédures d'évacuation, comme s'il y avait un feu dans le métro : « restez calmes ».

L'impératif catégorique de Kant, qui incite à agir « comme si la maxime de [notre] action devait être érigée par [notre] volonté en loi universelle de la nature »²⁸, me sert ici à contrer la prétendue légitimité des actions commises au nom des libertés individuelles que nos sociétés industrielles se targuent de nous offrir. Je me pose sans cesse cette question fondamentale : la planète pourrait-elle survivre si l'humanité tout entière vivait au rythme de la civilisation occidentale ? Bien sûr que non. L'exemple de l'industrialisation à l'occidentale de la Chine et de l'Inde, comme cause éventuelle d'un irréversible désastre écologique, vient appuyer ma réflexion. Alors pourquoi s'obstine-t-on à nous faire croire que le modèle consommation-destruction mérite d'être défendu ? N'y aurait-il rien de mieux à proposer que des solutions-catastrophes, qui seraient à leur tour cause de grands bouleversements économiques ? Serait-ce encore une fois la *fin* de l'histoire ? Devrions-nous accepter le massacre et le pillage de la planète au nom de la liberté de consommer ? Et même là, sommes-nous seulement libres ? Notre société de consommation nous permet « d'élire librement des maîtres [mais] ne supprime ni les maîtres ni les esclaves »²⁹, explique Herbert Marcuse dans *L'Homme unidimensionnel*. Choisir librement parmi une grande variété de marchandises et de services, « ce n'est pas être libre si pour cela des contrôles sociaux doivent peser sur une vie de labeur et d'angoisse, si pour cela on doit être aliéné »³⁰.

Nous subissons l'anéantissement de notre humanité. Comment pouvons-nous rester les bras croisés ? L'expansion du paysage fabriqué par l'homme progresse et ravage tout sur son passage à une vitesse alarmante³¹. Asphalte, bitume, extraction minière, coupes à blanc, dépotoirs, détournements de rivières, tests nucléaires, etc. : partout où nous passons, la vie disparaît. Cela nous affecte tous. Le terrain de jeu de nos enfants, c'est-à-

²⁸ Kant, Emmanuel. 1993 [1785] *Fondements de la métaphysique des mœurs*. Paris : Livre de Poche, p. 95.

²⁹ Marcuse, Herbert. 1968 [1964]. *L'Homme unidimensionnel*. Paris : Éd. de Minuit, p. 37.

³⁰ *Ibid.*

³¹ À ce sujet, le documentaire *Manufactured landscape*, réalisé par Jennifer Baichwal à partir du travail photographique d'Edward Burtynsky, donne un aperçu de l'état des lieux industriels à travers la planète, et plus particulièrement en Chine.

dire la nature brute, décennie après décennie, rétrécit de plus en plus. Serions-nous déjà confinés au confort de nos cellules pour échapper à l'hostilité du dehors ? Il faut pourtant sortir. Entrer en contact avec l'autre, le voisin, le mendiant, l'incendié. Il faut vivre et confronter ce réel de souffrances pour enfin faire resurgir en nous l'inconfort du désespoir. Nous comprendrons alors qu'il y a urgence et nos actes en témoigneront.

Prétendre que les valeurs néo-libérales sont les meilleures ou les *moins pires*, et laisser entendre qu'il soit justifiable de les endosser, est le plus exécrable des mensonges qu'il m'ait été donné d'entendre. C'est une erreur de jugement historique, sans doute l'une des plus graves, car elle entraîne le génocide non pas d'un peuple en particulier mais de l'humanité tout entière. Il m'est impossible d'écrire un poème sans tenir compte de ce mensonge. On nous ment, et nous nous mentons à nous-mêmes quand nous tombons dans le déni. Embrasser l'indifférence retarde par conséquent toute action susceptible de provoquer un changement pour la sauvegarde de notre humanité. J'écris et j'ai espoir. J'imagine un monde plus fraternel, plus solidaire, respectueux de l'environnement et dans lequel l'économie serait au service de l'humanité et non l'inverse. Et je me réjouis de constater que malgré tout la résistance à travers le monde s'organise de plus en plus. Différents mouvements s'engagent plus que jamais à formuler et à diffuser leurs inquiétudes par l'entremise des médias alternatifs. Je pense aux positions humanitaires et environnementalistes que défend, entre autres, Chico Whitaker. Le cofondateur du Forum social mondial concède que changer le monde peut prendre du temps, mais comme des milliards d'autres, il insiste surtout sur l'urgence et « l'absolue nécessité de créer cet autre monde »³².

Être conscient que certaines actions nuisent à l'humanité devrait immédiatement nous inciter à agir autrement. De la même façon, le fait d'être conscient que l'inaction n'empêche en rien le cours destructeur des choses devrait nous inciter à agir sans délai en

³² Source : « Le Meilleur des mondes », article paru sur le site *ledevoir.com* à la rubrique : *société*, visionné le lundi 19 novembre 2007 : <http://www.ledevoir.com/2007/11/19/164973.html>.

fonction du bien de l'humanité. Mais j'écris de la poésie, je ne suis ni un juge ni un politicien. L'engagement est un mouvement qui part de soi. De soi, et ensuite de son espace vital, de sa communauté, de son pays, de sa planète et de son humanité. Il y a une traversée de l'engagement entre soi et l'existence. Nulle part il n'est dit que je doive embrasser les valeurs destructrices qui prétendent servir le bien commun. Je regarde autour de moi, et la pratique de l'inertie m'incite à agir contre elle et dans l'urgence. Il n'y a plus de temps à perdre. « Les conséquences du changement climatique anthropique risquent d'être 'irréversibles' », met en garde le Groupe intergouvernemental d'experts sur l'évolution du climat (GIEC). Mais certains pays, dont les États-Unis et le Canada, estiment encore que l'expression « irréversible » ne correspond à aucune définition scientifique.³³ Ce simple mot : « irréversible » pourrait forcer l'adoption de lois spéciales obligeant les compagnies polluantes à réduire leurs émissions de gaz toxiques dans l'atmosphère. Je tiens à ce mot : « irréversible », et je l'écris malgré eux. Je milite pour qu'il soit accepté.

Je ne cherche pas à savoir si je *peux* agir, je m'efforce plutôt de faire admettre l'idée que je *dois* agir *ici* et *maintenant*. Mes poèmes ne vont pas empêcher la disparition des banquises; ils ne vont sauver aucun ours polaire, ils ne me déculpabiliseront jamais de n'être rien d'autre qu'un citoyen qui trop souvent participe à ce qu'il dénonce. Mais peut-être pourront-ils défendre l'idée qu'à notre époque, si on considère l'imminence de la catastrophe, le silence et l'inaction sont inacceptables. J'assume mes contradictions. Cependant je tiens à ma vie et à celle de ma descendance. J'ai de la sympathie pour l'humanité, je me bats et me battrai toujours pour elle. Parier sur le poème, en ce sens, c'est supposer qu'il soit un facteur de progrès social. J'écris des poèmes pour la simple raison que je les entrevois comme des éléments actifs, au sens critique et politique, au sein du vivant et de l'humain.

³³ Source : « Le GIEC s'accorde sur des impacts 'irréversibles' du changement climatique », article paru sur le site *lemonde.fr* à la rubrique : *environnement*, visionné le lundi 19 novembre 2007 : <http://www.lemonde.fr/web/article/0,1-0@2-3244,36-979155,0.html>.

1.3 Pour une esthétique de la rupture

J'écris de la poésie et j'ai espoir. Mais comment se fait-il que l'ensemble de la population ne soit pas en mesure d'apprécier la poésie pour ce qu'elle est, sans y voir l'expression d'une prétention élitiste et superficielle déconnectée de la réalité ? Si, encore aujourd'hui, on disqualifie le poème en prétextant qu'il ne sert à rien sinon à nous divertir (ce qui est assez négligeable compte tenu du nombre incalculable de divertissements déjà présents autour de nous), c'est précisément qu'on veille à ce qu'il en soit ainsi, c'est-à-dire qu'on le définit *ontologiquement* par son inutilité. Un poème serait bon en ce qu'il n'est bon à rien... Mais comment se fait-il alors qu'un tel fossé se soit creusé entre le lecteur et le poète ? Comment se fait-il que la dépréciation d'une forme fondamentale de liberté de pensée et de discours soit devenue « si naturelle »³⁴ ? Serait-ce qu'à notre époque toute appréciation n'est concevable qu'en fonction d'un utilitarisme maladif ? Crier haut et fort contre l'utilitarisme pour justifier la grandeur subjective de l'inutilité n'est légitime que dans la mesure où le poète refuse toute éthique fondée sur une responsabilité sociale. Ce n'est pas mon cas. Rien à mon avis ne peut justifier le mutisme quand, dehors, les gens ont besoin d'espoir pour combattre le sabotage de leur quotidien.

Partout nous cherchons à nous reconnaître, mais nous ne sommes que des chiffres, des notes de bas de page. Et il est encore plus difficile de se reconnaître à travers la sensiblerie des poètes complaisants. Ne sommes-nous, poètes, qu'un pourcentage de vente parmi tant d'autres ? Un recueil n'est-il plus qu'un livre ? Un beau

³⁴ Forrester, Viviane. 1997 [1980]. *La Violence du calme*. Coll. « Fiction & Cie », Paris : Seuil, p. 37.

livre, un « objet d'art » ? Un important organisateur de festivals de poésie m'a dit un jour qu'un poète n'est poète que s'il publie un ouvrage. Peu importe l'ouvrage ou sa qualité intrinsèque, le code ISBN s'impose comme la condition première. Ce qui revient à dire que l'objet prime sur le sujet. Cet homme, lui-même poète, fut pourtant incapable de me répondre lorsque je lui ai demandé si Gaston Miron était un poète avant la publication de *L'Homme rapaillé*.

Je suis un chiffre de ventes et un numéro ISBN. En fait, je ne suis pas grand-chose. Ceux qui détiennent les capitaux sont assurément conscients du pouvoir que l'on obtient par la maîtrise et le bon usage d'une langue. L'effort publicitaire le prouve. Dans une société qui célèbre le spectacle, et où prime le divertissement, le poète qui désire établir un contact sensible de sujet à sujet doit constamment se battre pour retrouver sa place ailleurs qu'au service des mécènes castrateurs. Ceux-là, par procuration, s'engagent à faire de la littérature une priorité en autant qu'elle ne dérange personne, la poésie (généralement limitée à un rôle de vitrine) permettant simplement dans ce contexte aux grandes maisons d'édition d'obtenir des subventions auprès des ministères. Il importe que le poète persiste malgré tout et s'inscrive contre l'idée populaire qu'il ne sert à rien d'autre qu'à *faire joli*. Le poème n'est pas un bibelot de salon. Ainsi, une esthétique de la rupture s'impose.

Bien peu de poètes se vantent de ne servir à rien, à moins qu'ils ne le fassent par un souci de gratuité existentielle. Un poète engagé ne s'extirpera jamais concrètement de sa sphère sociale. Il ne peut non plus pour écrire s'extirper de son corps, de sa planète ni de son humanité. Si mon silence ou mes paroles blessantes peuvent nuire à quelqu'un, cela signifie aussi –et cette idée est centrale– que je peux malgré tout prendre parole pour faire bouger les choses, aider les gens. Il me faut cependant admettre qu'écrire le mot «sang» en lettres majuscules sur une page blanche ne la tachera pas pour autant. Je réfléchis au faible impact que peuvent avoir mes poèmes et je me pose sérieusement la question : suis-je utile à ma société en tant que poète ? À première vue, le P.D.G. d'une

compagnie de polystyrène l'est davantage, car au moins celui-ci offre des emplois et produit des marchandises. Mais non. Il ne faut pas céder. Le poète doit s'inscrire en faux contre l'idée qu'il est un simple producteur de divertissement. Le lecteur n'a pas besoin d'un divertissement supplémentaire, il y en a assez autour de lui pour lui faire oublier sa condition misérable. Il a besoin d'un lieu où il soit possible de penser autrement qu'avec les seuls outils que le système impose, c'est-à-dire le commode, le rentable et l'éphémère. La poésie n'est pas ce baume sacré qui nous permettrait, au même titre que les autres substituts de réel, d'oublier la plaie ouverte que cause en nous la conscience que l'humanité se dirige tout droit vers la catastrophe. Au contraire, la poésie doit rompre par un effet de déstabilisation le rapport confortable et pourtant si destructeur qui unit le lecteur au reste de la tribu humaine.

On entend souvent dire : l'art ne fait rien advenir. Mais alors pourquoi le censure-t-on ? Ou plutôt, pourquoi s'efforce-t-on de ramener sa portée sociale à celle d'un divertissement mièvre, élitiste et égocentrique ? Dans *L'Assujettissement philosophique de l'art*³⁵, Arthur Danto se penche sur cette question polémique en soulignant l'opposition ontologique selon laquelle l'art se définit, d'un côté, par son inutilité, et, de l'autre, par sa potentialité à être dangereux. Or, si l'art peut être dangereux, il peut à l'inverse tout aussi bien être salutaire. J'écris et je prends conscience des limites de mon écriture tout comme en vivant je prends conscience de celles de mon corps. Ce qui importe c'est la prise de conscience du *possible* de mon écriture et de mon corps. Et ce possible prend tout son sens dans le nombre, c'est-à-dire dans le rassemblement. Mon écriture en reconnaît toute la nécessité. Le *nous* a une place privilégiée dans mes poèmes, bien qu'il soit un *nous* de désespoir, d'abandon et d'impuissance. Mais cette unité est cruciale. Et je la retrouve aussi en la projetant dans le *vous*. Nous avons peut-être échoué, mais il *vous* reste l'espoir. La pluralité des voix ici se distingue nettement du modèle courant qui tend, par l'exposition abusive de la diversité des points de vue, à banaliser la *grogne* et l'*inquiétude*.

³⁵ Danto, Arthur. 1986. *L'Assujettissement philosophique de l'art*. Paris : Seuil. p. 37.

Le pouvoir de la poésie se trouve enfin dans sa capacité à provoquer un doute, par un rapport déstabilisant de sujet à sujet. Si je peux me reconnaître dans les autres, alors les autres aussi peuvent se reconnaître en moi. J'écris pour partager mon inquiétude sur la culture de consommation et la célébration de l'indifférence. Je concède cependant qu'il m'est impossible d'empêcher les cyclones provoqués par la hausse du niveau des océans; je ne peux rien faire contre l'exploitation industrielle ou militaire des enfants; rien non plus contre les cancers causés par le stress et la malnutrition; mais il m'est tout aussi impossible, dans une pratique de rupture, d'encourager leur déni. Je ne veux pas alimenter le spectacle de notre anesthésie et participer ainsi à l'aliénation globale.

CHAPITRE 2

UNE PRATIQUE DE L'ENGAGEMENT

Je considère tout ce que je viens d'écrire, et je me sens perdu dans le dédale de mes contradictions. Je continue. J'avance dans l'écriture. Malgré l'inconfort, malgré tout, j'ai le sentiment de faire ce qu'il faut. Je marche. Je ne sais pas vers où, vers qui, vers quoi, mais je vais en marchant. J'appelle ça vivre.

Mon corps est en mouvement. Le poème aussi. Cellules, cœur, sang, tout bouge à l'intérieur. Dehors, ça grouille. Les gens, les voitures. Ça s'agite. Les feuilles, le vent. Les peuples. Partout où je vais, mon corps traverse l'espace. Le territoire me traverse et laisse sa marque, sa parlure, ses espoirs. Je dois rester en vie. Pas de verbe sans corps. Aucune action sans mes nerfs, mes muscles, ma sueur. Rien ne se fige. Je me détériore. J'appelle ça être. Ma parole est née quelque part entre mon crâne et mon thorax. Dans mon cœur. Dans mes poumons. Sur le bout de ma langue. Ça pend encore. Le papier n'y est pour rien. Je suis sauvage. C'est un souffle, une bourrasque, un soupir. Je n'arrive pas à le dire. À le saisir. Mon esprit est ailleurs. Je ne touche jamais plus loin que le bout de mes doigts. Je n'en demande pas plus. Parler à quelqu'un, à plusieurs. Briser le silence. Me laisser porter. Me battre. Rompre. Ouvrir les yeux vers le ciel. M'unir autre part. Traverser la ville, la nature et l'existence.

La rivière a raison.

Le silence, ça n'existe pas.

2.1 « Je » n'existe pas sans « nous »

Si « Je est un autre »³⁶, j'écirai de la poésie sans *je* afin d'être moi-même.

Le flocon est unique. Il a traversé le temps et l'espace. Il est l'œuvre d'un mouvement. D'une traversée. D'une chute. Dans la tempête, chaque flocon porte son propre déclin.

Des arbres s'arquent et cassent. De la broussaille en-dessous. Je me sens nombreux, mais insuffisant. Il arrive que je ne sache pas combien il faut être. Je regarde autour de moi et ressens de l'abandon. J'écis le retrait, la volte-face. J'écis ma disparition. Et les poèmes prennent forme dans la trajectoire. Autour de nous. Ce qu'il en reste.

Mes paupières ne se ferment plus. Mes yeux s'assèchent. Les phrases se déconstruisent. J'ai du mal à voir. À travers d'autres yeux; de la colère, du désespoir, du dégoût. Beaucoup de souffrance. Un grand désir de changement. Mais rien. La poésie ne suffit pas.

J'écis dans ma chambre, ma cellule. Dehors je ne me reconnais plus. Il n'y a aucun *nous*. Il m'échappe. Que la pluralité des *je*. Aucune tempête. Tout est calme, trop calme. Des flocons ici et là fondent sur l'asphalte. Il fait froid. Je pense à demain. Il y a urgence.

³⁶ Rimbaud, Arthur. 2000 [1871]. « Lettre dite du "voyant" ». In *Poésies. Une saison en enfer. Illuminations*. Paris : Gallimard, p. 200.

Un film de guerre dans le logement d'à côté. De nouvelles bottes chez la voisine d'en haut. Je ne sais plus quoi faire pour oublier. Le gâchis. Au lieu de nous unir, la souffrance nous a séparés. Il aurait fallu la confronter, ne plus chercher à la détourner. Quand je nous cherche, je me perds.

L'espoir ne m'a jamais dit où aller.

Je vais vers vous.

2.2 L'appel de l'harmonica

J'écris de la poésie comme je joue de l'harmonica. C'est une question de souffle. Quelque chose me traverse. Les mots me manquent pour exprimer ce qui suit. Ça s'éprouve. Ça se dit difficilement. Jouer de l'harmonica, comme l'a dit Jean Giono, « c'est devenir musique depuis le fond de l'être jusqu'au ras des lèvres ». Le souffle, ça ne s'apprend pas. Ça se fait. Il en va de même pour l'écriture d'un poème.

Le poème s'écrit en marchant. Il se dit à voix haute. Il emprunte des détours; il faut les suivre. Les dire. Je souffle et aspire ce que je ressens. Il y a des cris, des rires, des pleurs. Il y a du bruit. Je creuse les anches diatoniques de ma Blues Harp et pousse des sons qui n'existent pas. Ce sont les miens. Je m'approprie l'espace et impose ma voix. Pour qu'elle existe, pour qu'elle se réinvente dans ce paysage fabriqué par l'homme contre l'homme. Je tape du pied, je saute dans les airs. Je fais un kata en me battant avec le vent. Mon corps tout entier participe au souffle. J'arrête seulement quand ma tête cogne contre quelque chose ou quand on me dit que je suis en train de saigner du nez. La fougue me pousse, je ne la maîtrise pas toujours. Tout ceci est inexplicable. Mais c'est comme ça. Écrire un poème c'est aussi une action très intense. « La douleur creuse les mots et astreint celui qui parle à en éprouver la charge. Seule certitude, la pure douleur ne ment pas. »³⁷

Je déplace de l'air. Je « vécris », pour reprendre l'expression de Jacques Godbout.

³⁷ Chamberland, Paul. *Op. cit.*, p. 148.

Avec mon corps, mon harmonica, mon poème, tous les sons deviennent possibles. La consonne est un marteau qui frappe. Je parle à quelqu'un et je veux qu'il m'entende, mais surtout, qu'il m'écoute. Pour cela il me faut souvent briser l'instrument, la phrase. Peu importe, l'harmonica est conçu pour être brisé. Ce n'est pas un bibelot.

CHAPITRE 3

ÉTHIQUE ET POLITIQUE DU POÈME

La vie, comme en témoigne la première Noble Vérité du bouddhisme, ne peut échapper à la souffrance. Il importe peu qu'elle soit physique ou psychique. Il est ici question d'un mal-être. Cette souffrance donc, plus souvent qu'autrement, est l'expression d'un désir non assouvi. Or, le système du néo-libéralisme est justement une monstrueuse fabrique de désirs. Avec la bénédiction de nos gouvernements, les compagnies maximisent leurs profits en créant chez nous une dépendance à l'égard de tous ces nouveaux besoins, ces nouveaux désirs. Le désir nous unit alors dans notre incapacité, toute humaine, à renoncer; mais il peut également nous unir, et c'est précisément là le sens de ma démarche, dans la vigilance et la possibilité de le sublimer. Seule la nature du désir peut témoigner d'une saine souffrance. Il faut admettre que toute l'industrie directement responsable de la fabrication de ces produits censés nous faire oublier que l'on souffre, que l'on perd le contrôle de notre propre vie, est d'une violence inégalée. Non seulement elle détruit la nature en imposant ses pratiques de production et de contamination, mais elle réifie nos rapports sociaux en faisant de nous de simples consommateurs avides de consommation.

Le poète, par sa sensibilité (à ne pas confondre avec la sensiblerie) et le regard particulier qu'il porte sur le monde, est peut-être plus que quiconque en mesure de

travailler la langue en vue de témoigner de cette abomination. Pourquoi devrais-je me ranger du côté des marchands de silence lorsque je peux, grâce à l'exercice poétique de ma liberté de penser, confronter le commun des mortels à l'avancée du désastre ? La posture moderne que j'incarne répond ainsi à l'éthique d'une responsabilité sociale. Dans nos sociétés de consommation, nous exigeons tous les droits et nous rejetons systématiquement les moindres responsabilités. En refusant de prendre ouvertement position et d'agir en conséquence, nous participons à notre propre destruction. S'il est un droit que je réclame, c'est celui d'être responsable vis-à-vis de celles et ceux qui me prêtent oreille. Tenir compte de l'autre, non pas sous le joug de l'influence directe, c'est-à-dire non pas en fonction de ce que l'autre veut entendre, mais bien par la médiation d'un rapport déstabilisant axé sur le bien commun.

Ma poésie pose une exigence : transmettre mon inquiétude en me plaçant en contradiction avec le spectacle qui tend sans cesse à nous rassurer pour nous divertir du désastre, à nous faire oublier notre asservissement au déploiement de ce désastre. J'écris dans la souffrance, parce que le regard que je porte sur le monde me fait souffrir. J'ai aussi un désir. Un désir de changement. Je désire plus que tout que l'humanité emprunte un autre chemin. Je suis conscient que de mon vivant je risque fort d'être déçu. Mon attente est immense. Je suis sévère envers les autres parce que je le suis d'abord envers moi-même. Seuls mon espoir et ma compassion viennent justifier mon désir. Ma souffrance n'est cependant pas moindre. Elle m'unit au reste de l'humanité. Toutes les souffrances s'équivalent.

Cela m'amène à constater qu'il y a de grands auteurs ouvertement engagés et d'autres moins, ou pas du tout. Le traitement manifeste du politique dans un poème n'est pas garant de sa qualité esthétique. Si je peux reprocher aux uns l'erreur partisane, il me faut admettre la retenue des autres. Il y a largement consensus : un poème, en tant que poème, ne doit pas être un instrument de propagande. « Mais il est impossible, comme le

dit Martine Broda, [pour] certains poètes de ne jamais rencontrer la question du politique sur leur chemin. »³⁸ Je suis l'un d'eux. Et l'engagement s'est imposé comme un impératif relevant de l'éthique. Il m'est nécessaire de témoigner, de résister. La compassion permet au poétique de *faire* du politique. Et parce qu'il m'est impossible d'agir sans tenir compte de la répercussion de mes actes sur l'échelle de l'humanité, il m'est tout aussi impossible d'écrire un poème sans témoigner de mes préoccupations sociales et environnementales. «C'est souvent une époque de tragédie historique qui sera l'occasion d'une exceptionnelle effervescence poétique »³⁹, souligne Martine Broda. La véritable poésie n'a jamais pu, ne peut et ne pourra jamais faire abstraction de son lieu de production, de son époque et de ses acteurs.

Bien que le politique et le poétique soient tous deux de l'ordre du discours, cela ne veut pas dire que l'un doive dominer l'autre. Et puisque l'écriture est pour moi un acte qui me permet de prendre part au débat public sur le sort de l'humanité, il m'importe que le poétique soit indissociable du politique. La question de la responsabilité sociale s'impose d'elle-même. Tout simplement parce que l'autonomie du discours poétique ne peut être confondue avec le droit moral de dire ou de faire n'importe quoi « sans se soucier, comme le dit Chamberland, de la portée ni de la teneur de ses énoncés »⁴⁰.

Ce désir que j'ai de témoigner d'une tension vitale entre l'indifférence et l'inquiétude fait conséquemment de moi un « sujet éthique ». Le poème est un lieu où il est possible de créer des liens sociaux, sensibles et psychiques. Je n'aurai jamais à répondre aux lois pseudo-identitaires qu'imposent « les puissances de toutes sortes,

³⁸ Broda, Martine. 2005. « Éthique et politique du poème ». In *L'Engagement de la parole*, sous la dir. de Georges Leroux et Pierre Ouellet, Montréal : VLB éditeur, Coll. «Le soi et l'autre», p. 198.

³⁹ *Id.*, p. 200.

⁴⁰ Chamberland, Paul. 2005. « Une parole réfractaire ». In *L'Engagement de la parole*, sous la dir. de Georges Leroux et Pierre Ouellet, Montréal : VLB éditeur, Coll. «Le Soi et l'autre», p. 189.

économiques et militaires »⁴¹. Mon travail en tant que poète consiste alors, comme l'écrit Pierre Ouellet, à faire « entendre avec force la violence de vivre et de mourir contre les bruits de crécelle ou les claquements d'armes automatiques de la violence sociale [et] politique [...] »⁴². Et malgré la nécessité du travail langagier, de l'acte discursif qui vise à inquiéter le confort formel de la langue, je ne peux en rester là, c'est-à-dire à l'art. J'écris toujours avec la crainte de tomber dans le verbiage. Le poème est un pari qu'il faut tenir. Il est l'enjeu d'un risque non calculé, car on n'est jamais assuré qu'il trouve écho.

⁴¹ Ouellet, Pierre. 2005. « La Charge de l'insensé ». In *L'Engagement de la parole*, sous la dir. de Georges Leroux et Pierre Ouellet, Montréal : VLB éditeur, Coll. « Le soi et l'autre ». p. 147.

⁴² *Id.*, p. 158.

CONCLUSION

DE SOI VERS L'AUTRE

On ne s'étonnera pas, je suppose, que ma démarche créatrice accorde une place importante à l'oralité et à la performance. Je l'ai déjà mentionné : le poème ne suffit pas. Et c'est très bien ainsi. Car cela me force à concevoir un *après*-poème, un après-recueil. Cet au-delà du poème prend forme et sens dans sa divulgation, dans sa mise en scène, dans son partage. Sa valeur commerciale ne peut entrer en concurrence avec des productions littéraires souvent beaucoup plus médiatisées, sinon plus confortables. Je me fais donc un devoir d'aller vers les gens, vers vous, que ce soit lors d'un récital conventionnel subventionné par une institution, au cours d'un rassemblement politique partisan, d'une manifestation dans la rue ou lors d'un slam organisé dans le seul but de divertir une poignée d'amateurs de bière. Pour moi toutes les tribunes de la cité s'équivalent et doivent être investies.

Si l'écriture d'un poème est un acte, il est nécessaire de faire en sorte que cet acte ne se limite pas au simple fait d'écrire et de publier. La situation de la poésie au Québec, si nous ne tenions compte que du nombre de publications par année, pourrait paraître bonne. Partout au pays on couvre de prix et d'honneurs les poètes en les remerciant ainsi de leur apport symbolique à la culture. Mais il suffit de questionner les gens dans la rue, au dépanneur ou dans les bars, n'importe où, pour se rendre compte que la plupart sont

incapables de nommer un seul poète. Il importe de sortir la poésie des bibliothèques et des institutions. La poésie n'appartient pas aux poètes. Elle appartient aux peuples. Le poète pourra se réapproprier la poésie lorsqu'il consentira à inscrire son discours dans la cité, loin des lieux clos qui ne font que protéger son prétendu statut d'exception. À cette fin il est important et nécessaire que le poète fasse les premiers pas. Il faut qu'il aille vers les gens. Il faut qu'il se confronte à eux. C'est aussi ça, l'engagement, en bout de ligne : un mouvement de soi vers l'autre.

BIBLIOGRAPHIE

ARENDT, Hannah. 2003 [1968]. *La Crise de la culture*. Coll. « Folio essai », Paris : Gallimard, 380 p.

ARENDT, Hannah. 1995. *Qu'est-ce que la politique ?* Paris : Seuil, 195 p.

BAHKTINE, Mikhaïl. 1987 [1978]. *Esthétique et théorie du roman*. Paris : Gallimard, 489 p.

BARTHES, Roland. 1957. *Mythologies*. Paris : Seuil, 247 p.

BRODA, Martine. 2005. « Éthique et politique du poème ». In *L'Engagement de la parole*, sous la dir. de Georges Leroux et Pierre Ouellet, Montréal : VLB éditeur, Coll. «Le soi et l'autre», 326 p.

CHAMBERLAND, Paul. 1978. *Extrême survivance. Extrême poésie*. Montréal : Parti pris, 153 p.

CHAMBERLAND, Paul. 2004. *Une politique de la douleur. Pour résister à notre anéantissement*. Coll. « Le soi et l'autre », Montréal : VLB éditeur, 276 p.

CHAMBERLAND, Paul. 2005. « Une parole réfractaire ». In *L'Engagement de la parole*, sous la dir. de Georges Leroux et Pierre Ouellet, Montréal : VLB éditeur, Coll. «Le soi et l'autre», 326 p.

DANTO, Arthur. 1986. *L'Assujettissement philosophique de l'art*. Coll. « Poétique », Paris : Seuil, 267 p.

DEBORD, Guy. 1996 [1967]. *La Société du spectacle*. Coll. « Folio », Paris : Gallimard, 208 p.

DEBRAY, Régis. 1992. *Vie et mort de l'image*. Coll. « Folio/Essai », Paris : Gallimard, 526 pages.

DENIS, Benoît. 2000. *Littérature et engagement : de Pascal à Sartre*. Paris : Seuil, 316 p.

FORRESTER, Viviane. 1997 [1980]. *La Violence du calme*. Coll. « Fiction & Cie », Paris : Seuil, 215 p.

FORTIN, Robbert. 2002 [1998]. *Les Nouveaux poètes d'Amérique*. Montréal : L'Hexagone, 155 p.

FREUD, Sigmund. 1995 [1930]. *Le Malaise dans la culture*. Paris : Quadrige/PUF, 93 p.

GIGUÈRE, Roland. [1974] 1965. *L'Âge de la parole. Poèmes 1949-1960*. Montréal : L'Hexagone, 170 p.

GODIN, Gérald. 2001. *Ils ne demandaient qu'à brûler*. Coll. « Rétrospectives », Montréal : L'Hexagone, 549 p.

GRANDBOIS, Alain. 2003. *Poèmes*. Coll. « Rétrospectives », Montréal : L'Hexagone, 216 p.

HWANG, Sok-Yong. 2005. *Le Vieux jardin*. Paris : Zulma, 573 p.

KANT, Emmanuel. 1994 [1796] *Métaphysique des mœurs. II*. Paris : Flammarion, 252 p.

KIERKEGAARD, Søren. 2002 [1848]. *Traité du désespoir*. Coll. « Folio/Essais », Paris : Gallimard, 251 p.

KO, Un. 2004. *Sous un poirier sauvage*. Belval : Circé, tr. de Gilles Cyr et Han Daekyun, 105 p.

LAPIERRE, René. 2001. *L'Entretien du désespoir*. Montréal : Les Herbes rouges, 107 p.

MATVEJEVITCH, Predrag. 1971. *La Poésie de circonstance. Études des formes de l'engagement poétique*. Paris : Éd. A.G. Nizet, 184 p.

MARCUSE, Herbert. 1968 [1964]. *L'Homme unidimensionnel*. Paris : Éd. de Minuit, 312 p.

MERTENS, Pierre. 2002. *À propos de l'engagement littéraire*. Coll. « Lettres Libres », Montréal : Lux, 54 p.

MIRON, Gaston. 1996 [1970]. *L'Homme rapaillé*. Montréal : Typo, 252 p.

MIRON, Gaston. 2004. *Un long chemin. Proses 1953-1996*. Montréal : L'Hexagone, 477 p.

MOURA, Leonel. 2000. *Les Hommes-poubelles*. Paris : Grasset, 136 p.

NAMGYAL, Lama. 2000. *Vie et enseignement d'un moine bouddhiste occidental*. Paris : Presses de la Renaissance, 221 p.

ORWELL, George. 1972 [1950]. 1984. Coll. « Folio », Paris : Gallimard, 448 p.

OUELLET, Pierre. 2005. « La Charge de l'insensé ». In *L'Engagement de la parole*, sous la dir. de Georges Leroux et Pierre Ouellet, Montréal : VLB éditeur, Coll. « Le soi et l'autre », 326 p.

PRIGENT, Christian. 1996. *À quoi bon encore des poètes ?* Paris : P.O.L., 51 p.

SARTRE, Jean-Paul. 1948. *Qu'est-ce que la littérature ?* Paris : Gallimard, 308 p.

YI, Munyôl. 2001 [1992]. *Le Poète*. Coll. « Babel », Paris : Actes Sud, 246 p.